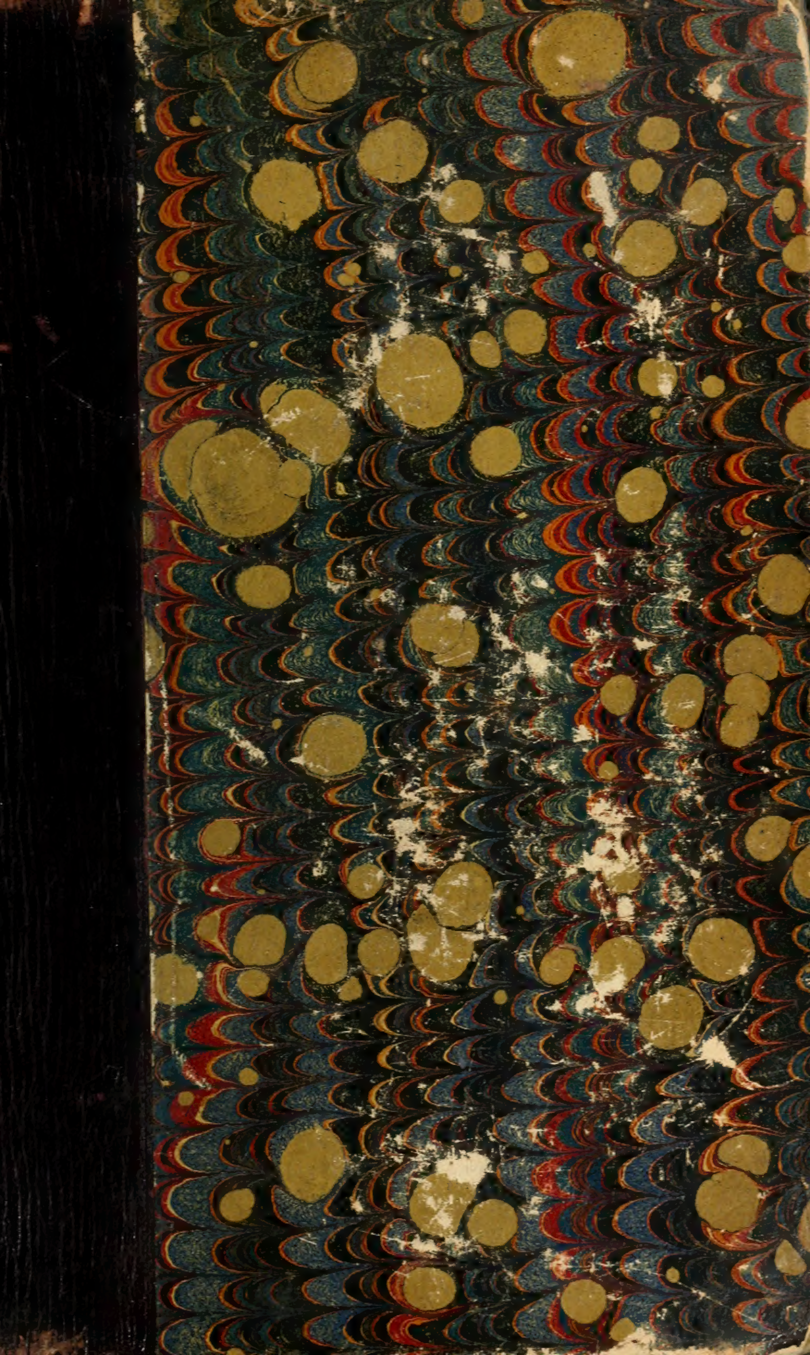
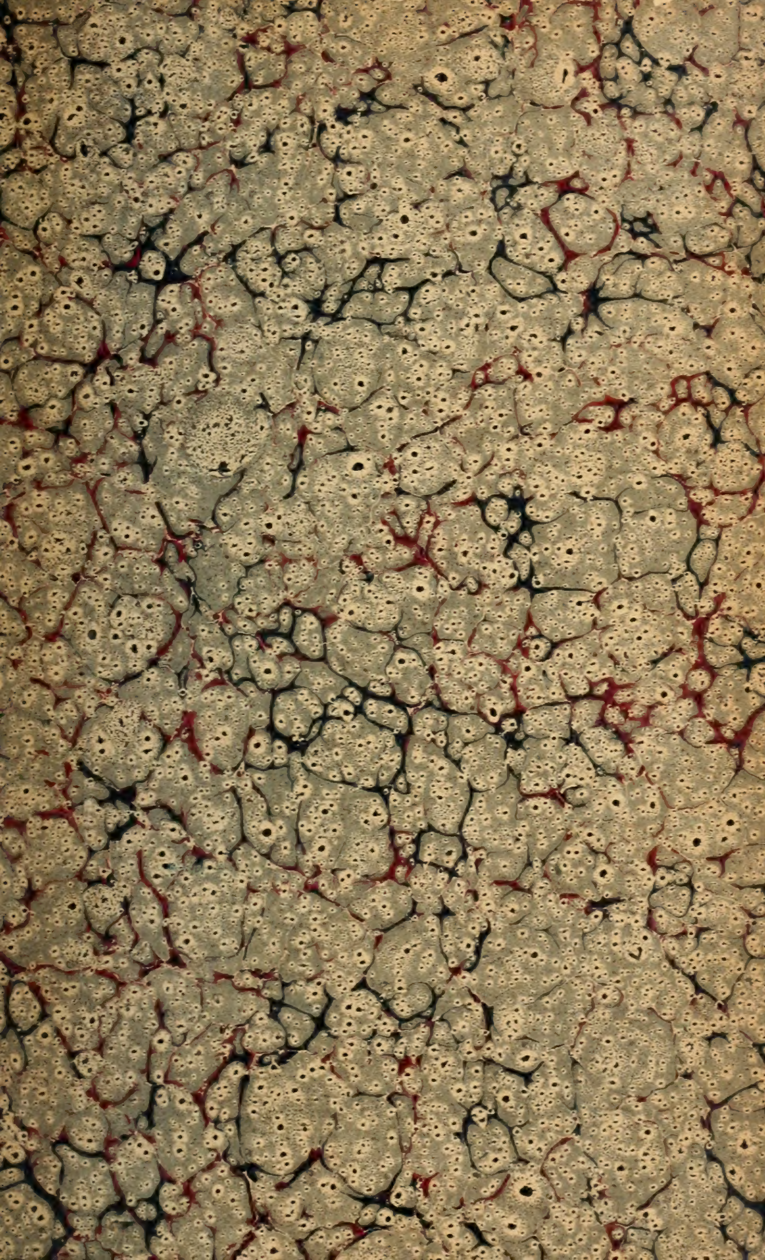
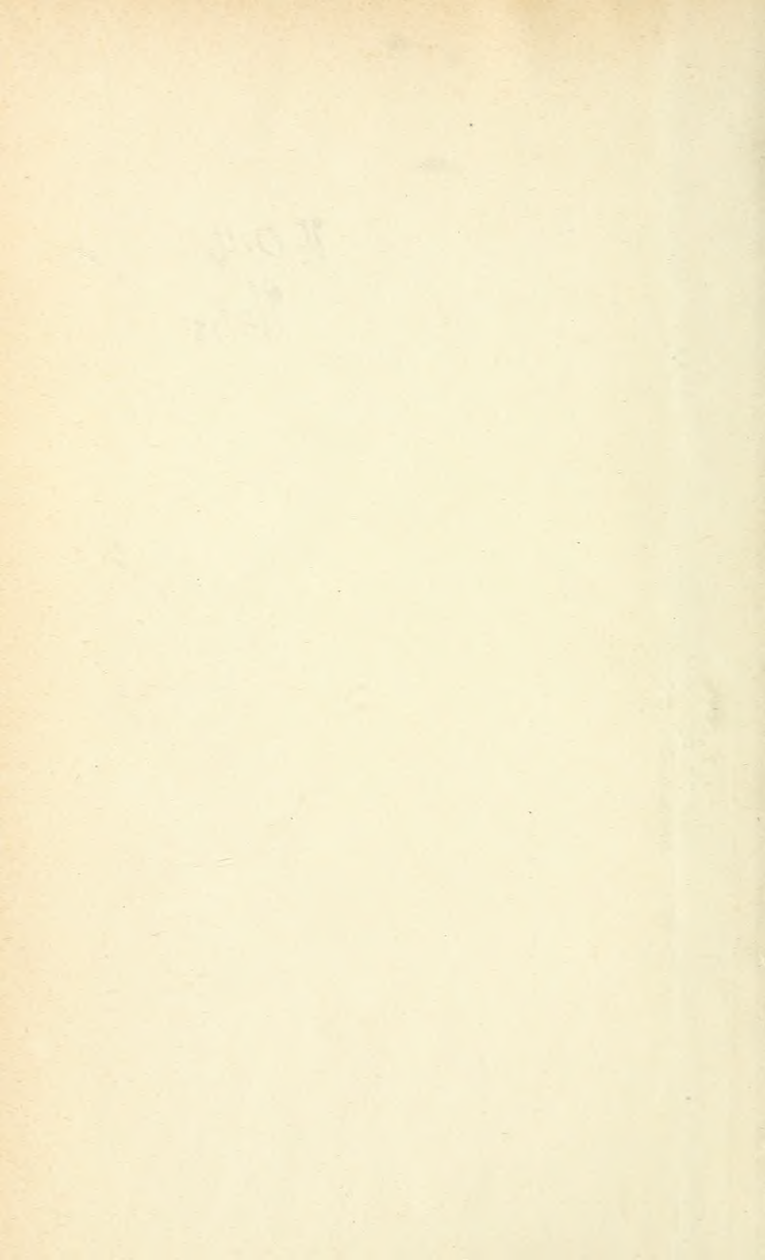








LA

MAITRESSE SERVANTE

A LA MÊME LIBRAIRIE

Dingley, l'illustre écrivain *(couronné par l'Académie des Goncourt)*. Édition nouvelle. Émile-Paul, éditeur. 25e édition.

La Fête arabe.

JÉROME ET JEAN THARAUD

LA MAITRESSE SERVANTE

TREIZIÈME ÉDITION

PARIS
ÉMILE-PAUL, ÉDITEUR
100, RUE DU FAUBOURG-SAINT-HONORÉ, 100
PLACE BEAUVAU

1912

JUSTIFICATION DU TIRAGE

N° 6.625

A ANDRÉ DALLY

Où vous chercher, où vous trouver, cher ami? Aux bords de l'Ouhm er Bhia, au pied de la Grande Muraille, sous la tente oblongue où flotte le fanion vert, au milieu des camps et des armes? Dans ce bureau, dont il vous plaît de ne point dédaigner les paperasses, et que vous animez de votre activité méthodique? A votre piano, ou bien parmi les livres où l'auteur de Bacchus *cherche des évocations*

étranges, des rapprochements inattendus, des syncrétismes hardis? Sur ce canapé où vous sembliez dormir, et où soudain, d'un mot, vous expliquiez, vous dénouiez la psychologie obscure, la situation impossible?.. Tous ces êtres, toutes ces formes diverses, que vous revêtez tour à tour nous charment, nous attirent, mais l'ami nous retient. Et c'est à lui que nous dédions ce récit véridique.

PREMIÈRE PARTIE

LA MAITRESSE SERVANTE

Vous me demandez, Monsieur, de vous écrire dans son détail un petit drame campagnard, dont je vous ai parlé un jour que nous chassions ensemble, il y a quelques mois de cela. Cette morose histoire, dites-vous, pourrait offrir la matière d'un curieux roman rustique, si j'étais à même de vous donner des renseignements plus précis sur l'aventure elle-même et son peu sympathique héros.

Je le fais volontiers; mais d'abord je

dois vous dire qu'en vous racontant cette histoire, j'avais négligé d'ajouter que le héros c'était moi. Je ne vous en veux point de l'avoir jugé durement : vous avez été moins sévère que je ne le suis moi-même. Voici donc ma confession. Je voudrais qu'elle soit sincère, je crains qu'elle ne vous paraisse fastidieuse. Ce qui vous a distrait un moment, sur une route, vous ennuiera peut-être à lire. Le décor, le regard, la voix ont naturellement pour effet de prêter aux choses une vie qui en double souvent l'intérêt, et je pourrais vous faire maints récits que je ne saurais vous écrire, ou que vous comprendriez mal loin de nos bois et de nos étangs.

J'ai grandi en Limousin, comme un

petit paysan; j'ai vécu libre et sans contrainte jusqu'à ma dixième année. Mes plaisirs ont été ceux de tous les gamins du village. Au printemps, j'ai fait des sifflets en tapant à petits coups avec le manche de mon couteau sur des branches de lilas, de saules ou de peupliers; j'ai suivi les processions à travers les sainfoins et les luzernes, les bras chargés de guirlandes ou de ces gâteaux de farine qu'on dépose aux croix des carrefours pour attirer sur les moissons la bénédiction du ciel; au temps des fauches et des battaisons, j'ai porté des cruches de vin aux métayers et à nos gens de journée; quand arrivait la Saint-Jean, j'attachais le bouquet de roses, de lys et d'herbes de saison, à la cime de la grande

perche qu'on plante au milieu du feu; j'ai gaulé les noix en automne et ramassé les champignons sous la feuille; en hiver, j'ai guetté le loup derrière les haies, avec les bergères, et j'ai tendu dans la neige des pièges pour les oiseaux; le soir, j'écoutais bouillir dans le pot la châtaigne si savoureuse et si douce, et je crois encore respirer le parfum des coings sous la cendre.

Enfin, Monsieur, que vous dirais-je? J'étais alors sensible et tendre. Tout me parlait, et moi-même je parlais à toutes choses. Peut-être est-ce là une illusion, comme je m'en suis fait bien souvent, mais il me semble qu'à cet âge il y avait en moi quelque chose de poétique et de charmant qui s'est à jamais perdu, et,

si je n'avais pas la crainte de vous paraître ridicule, une sorte de génie sauvage.

Tout le monde a connu cela. C'est une lueur brève et folle qui brille sur un moment de la vie. Bien vite cet éclat s'efface, l'âme se ternit et se dessèche; ces réserves de tendresse, que l'on croyait inépuisables, ne sont pas longues à tarir; plus de confiance, plus d'abandon, plus d'émotion devant les choses; on s'éloigne à pas de géant du monde vibrant et coloré qui vous avait enchanté jusque-là, pour pénétrer dans ces domaines de la platitude et de l'ennui que l'on ne quittera jamais plus.

On m'avait confié pour m'instruire au curé de notre village. Je nous revois

encore tous les deux, au bord de quelque étang dans les brandes, acharnés à ramener sur la rive une de ces carpes monstrueuses, comme on en trouve quelquefois dans nos eaux abandonnées. Quand, après une longue lutte, nous l'avions doucement conduite à demi morte près du bord, mon curé entrait dans l'étang, cherchait la bête avec les pieds, la soulevait sur ses orteils, lui glissait la main sur la tête, et lorsqu'il rencontrait les yeux, il y plongeait les deux doigts...

— Cet enfant ne fait rien, disait ma mère.

— Laissez, laissez, disait mon père ; il aura bien le temps de se dégoûter de la campagne.

Lui, je crois bien, ne s'y était jamais plu, quoique sa vie s'y fût passée tout entière. Indifférent à son domaine, il errait, les mains dans les poches, l'esprit occupé à poursuivre je ne sais quelles rêveries — ce qui, longtemps plus tard, faisait dire à ma mère sur un ton indéfinissable : « Ton père, je n'ai jamais vu ses mains. »

J'en ai gardé le souvenir d'un homme doux et ennuyé. Volontiers il m'emmenait sur la route, écoutait mes bavardages, puis tout à coup, comme s'il m'eût oublié : « Tu es là, petit ? » disait-il. Et cela m'effrayait toujours.

A tout le pays, au contraire, il a laissé la mémoire d'un homme original et enjoué. On parle encore souvent chez nous de ses fantaisies plaisantes.

Il suivait toutes les chasses avec une flûte de deux sous qui lui tenait lieu de trompe. On le voyait passer le dimanche, à cheval, dans les villages. Il s'arrêtait sur la place et prévenait garçons et filles qu'on danserait le soir au Pradeau. Le soir, les villages arrivaient ; on allumait des lanternes ; on tendait entre deux arbres une corde où l'on avait enfilé une barrique, et mon père, juché là-haut, à califourchon sur la barrique, deux colliers de chien garnis de grelots à ses chevilles, et se démenant des pieds et soufflant dans sa flûte de deux sous, faisait danser tout ce monde.

Il avait encore l'habitude, quand il revenait de la chasse, de clouer sur le portail une patte ou une oreille de la

bête qu'il avait forcée. Les paysans qui passaient là disaient en voyant le portail : « Monsieur le comte a tué du loup.. Monsieur le comte a tué du renard... »

Un beau jour ils s'arrêtèrent et dirent non sans étonnement : « Monsieur le comte a tué du chrétien. »

Et de fait, deux oreilles d'homme étaient clouées sur le portail.

Le curé se présenta, en habits sacerdotaux, pour décrocher les oreilles et les porter au cimetière.

— Eh! mon Dieu, lui dit mon père, avec la familiarité que nous avions autrefois envers les ecclésiastiques, que viens-tu faire à cette heure avec de si beaux habits?

— On m'a dit que vous aviez du

chrétien sur le portail, lui répliqua le curé.

— Du chrétien! qui t'a dit ça? Malheureux! c'est du musulman!

Voilà ce qui s'était passé :

Le fils d'un de nos métayers étant parti en Afrique sous les ordres de Bugeaud, mon père lui avait fait promettre de lui envoyer la poire à poudre, les bottes et les deux oreilles du premier Bédouin qu'il tuerait. Le gars, Monsieur, n'y manqua point. Le premier Bédouin qui s'offrit, il lui coupa les deux oreilles, les fourra dans une des bottes, glissa la poire à poudre dans l'autre et envoya le tout au Pradeau.

Cependant le curé tint bon. On décloua les deux oreilles et on les mit en terre bénite.

Telles sont, Monsieur, quelques-unes des histoires que tout le monde, ici, vous raconterait encore, si vous parliez de mon père. Elles me surprennent toujours, comme s'il s'agissait de quelqu'un que je n'aurais pas connu.

J'avais onze ans quand il mourut.

Ce fut d'une jovialité sinistre cet enterrement à la campagne. La facétie propre à l'esprit rustique ne s'arrête pas à la tombe. Chez nous, on met volontiers dans un cercueil une bouteille ou bien des cartes, suivant que le trépassé était ivrogne ou bien joueur. Parfois même on pousse la farce jusqu'à installer le défunt, pendant le temps qu'on le veille, dans sa position favorite, et il m'est arrivé un

jour de me trouver devant un mort comiquement assis dans un fauteuil, les jambes croisées l'une sur l'autre et la cigarette aux lèvres.

Tout le pays était accouru aux funérailles de mon père, hobereaux, notaires, paysans, tous les curés du canton. Après la cérémonie, il fallut nourrir tout ce monde. Tant que les femmes restèrent à table, on garda quelque réserve, mais dès qu'elles se furent retirées, on commença l'assaut des propos égrillards que nos gens de campagne aiment donner à leurs curés. Ceux-ci tiennent tête aux gaillardises et répondent avec l'entrain qui suit les repas funèbres.

J'avais grande envie de pleurer, mais je présidais la table et retenais mes larmes.

Depuis que mon père était mort, on me répétait à satiété que j'étais maintenant un homme et le maître de la maison. Si sévère, si autoritaire qu'elle fût, ma mère acceptait tout naturellement cette idée, héréditaire dans nos familles ; elle ne se considérait plus que comme la gardienne, la surveillante de mon bien, et quoique j'eusse pour elle l'affection la plus profonde, je m'habituai, dès ce temps-là, à penser qu'en toutes choses sa volonté devait céder à la mienne.

Pourtant il fallut lui obéir, et malgré mon désespoir abandonner le Pradeau pour m'en aller au collège.

Avoir couru dans nos bruyères, s'être ébroué dans nos prairies, au bord de nos étangs brumeux, dans ce Limousin romantique tout plein de mystère et de fées, qui a des voix si profondes pour des oreilles d'enfant, et se trouver un beau matin entre les murs d'un collège, comme un ânon dans la crèche... Ah! Monsieur, qu'avaient-ils donc, les pédagogues, à m'apprendre? Il m'a fallu toute la vie pour oublier leurs leçons et

réentendre les voix qui m'avaient parlé dans l'enfance.

Voici seulement un petit fait, un de ces événements minimes comme ceux qui arrivent à cet âge, mais que je retiens entre cent autres, parce qu'on y reconnaît déjà, sous l'émotion de l'enfant, le personnage rétif que j'allais être demain.

Vous connaissez le prestige qu'exerce sur des imaginations toutes neuves un professeur encore jeune, s'il n'est pas racorni par son métier. Notre professeur de Troisième employait une heure, chaque jour, à nous faire une lecture qu'il n'empruntait pas aux classiques — ces classiques qui nous semblent

apaisés, parce que nous ne comprenons plus leur passion — mais à des ouvrages modernes. Il nous faisait ces lectures avec une habileté que je n'ai jamais retrouvée chez les plus grands comédiens ; il nous prêtait même ses livres, et par lui, la sensibilité d'aujourd'hui entrait en nous comme un souffle orageux.

Une sœur de ma mère, qui me faisait sortir, me trouva ainsi, un dimanche, *Eugénie Grandet* dans les mains. Sur le seul nom de Balzac, ce livre lui parut un poison. Elle me l'arracha, elle le lut ; elle n'en fut que plus renforcée dans son idée imbécile. Elle dénonça au proviseur un maître aussi pernicieux. Je fus cause qu'on le blâma et qu'il suspendit ces

lectures où j'accroche encore aujourd'hui le seul souvenir agréable de ces sinistres années.

J'en fus humilié, outragé à un point que je ne saurais vous dire; j'en conçus contre ma tante un ressentiment qui, vous le verrez, ne put jamais s'effacer; et non seulement contre elle, mais contre ce qu'elle représentait à l'excès : une soumission aveugle à la tradition, à la règle, une aversion native pour tout ce qui est esprit, imagination, pensée, mais aussi, je dois bien le reconnaître, un vigoureux instinct de la vie, une conception du devoir qui, pour sembler souvent d'un autre âge, n'a pas été remplacée.

Ses sentiments étaient d'ailleurs ceux de toute ma famille. C'étaient les miens

profondément, mais je portais déjà dans mon cœur quelque chose d'insatisfait qui s'est toujours révolté contre eux. Cette intervention de ma tante me fit détester en bloc tout ce qui de près ou de loin pouvait la rappeler à mes yeux. Tout ce qu'elle disait, tout ce qu'elle pensait provoquait instantanément chez moi un sentiment tout contraire. Et c'est ainsi que de bonne heure je me trouvai en guerre ouverte avec ma nature profonde.

Mon père, qui croyait à la vertu des grandes villes pour former l'intelligence, avait recommandé à ma mère de m'envoyer à Paris suivre ces études de droit, qui semblent à nos familles le complément indispensable d'une bonne éducation. Ma mère se résigna donc par respect pour la volonté du mort, mais bien à contre-cœur, je vous le jure, à me laisser partir là-bas.

Quel malaise, quelle solitude dans cette

existence nouvelle, dans cette ville étrangère, où l'on est plus impressionné par la médiocrité qui vous entoure, que par un luxe, une beauté que l'on sait mal découvrir ! Puis on se rend compte qu'on est libre, et comme nulle part au monde ; tout excite, vous jette au visage des promesses de plaisirs, et de qualité si diverse mais si intimement mêlés qu'ils se pénètrent, se confondent et que les plus raffinés font passer les plus grossiers. Enfin tout cela s'émousse ; on s'apaise, cette fièvre tombe ; on se crée autour de soi une province plus réduite et plus médiocre que la vraie, car elle est tout artificielle, et le plus souvent on se limite, comme il m'arriva de le faire, au cercle borné d'une liaison.

Je menais en somme, à Paris, l'exis-

tence la plus médiocre. Les amis que j'y fréquentais n'étaient guère différents de ceux que la campagne eût pu m'offrir. En réalité c'étaient les mêmes, car je m'étais lié presque uniquement avec des gens de ma province, et c'étaient eux que je retrouvais sans cesse au restaurant et au café. Triste café de ma jeunesse ! Pas de filles, quelques faux ménages, des clients, toujours les mêmes, remplis d'absurdes manies, une ignoble familiarité avec des garçons imbéciles, d'interminables parties de cartes, une âcre odeur de pipe, de bière, de choucroute et d'ennui, coupée par d'affreux courants d'air, voilà quel était le lieu de mon enchantement. Mais la rumeur de Paris me donnait l'illusion de participer à la supériorité de cette ville et

je me croyais de bonne foi le plus parisien des hommes. D'année en année, de vacance en vacance je revenais au Pradeau, toujours avec moins de plaisir. L'appréhension des difficultés qui m'attendaient dans ce petit coin du monde, l'idée qu'il faudrait m'y enterrer quelque jour, l'humeur chagrine de ma mère m'en dégoûtaient tout à fait. J'avais hâte de retourner à Paris, d'y retrouver cette excitation, ces bavardages de café que je prenais pour une activité intelligente. Là où j'aurais dû me sentir chez moi, je me trouvais seul et dépaysé. Ma poésie d'enfant était morte, sans que je l'eusse au moins remplacée par une appréciation clairvoyante de ce qui devait m'intéresser; j'avais perdu envers moi-même toute sincérité

véritable; à la place de cette générosité puérile, qui allait spontanément autrefois aux êtres, aux objets qui m'entouraient, je ne découvrais plus en moi qu'une sentimentalité assez vague, qui s'appliquait justement à ce qui m'était le plus étranger. Il semblait que les choses ne pussent avoir d'intérêt à mes yeux que si elles étaient sans rapport avec ma vie. Une catastrophe lointaine, une injustice sociale, que je n'avais aucun moyen d'apprécier, m'intéressaient mille fois plus que le sort de mes métayers ou la situation de ma mère. La conséquence était qu'avec les idées les plus généreuses, je laissais mes paysans se débattre contre la misère, et que, sentimental et idéaliste à l'excès, j'abandonnais ma mère à tous les tracas

d'un domaine qui, sans être bien considérable, ne laissait pas de peser lourdement sur ses épaules.

Chaque semaine elle m'expédiait, dans une lettre toujours irritée, l'horreur de sa vie campagnarde. C'est une pauvre destinée celle de ces lettres familiales qui tombent tous les matins du fond de la province dans des chambres de garçons ! Elles y apportent deux choses dont les destinataires n'ont souci, des conseils et de la tendresse ; et l'indifférence qui les accueille n'a d'égale que la gravité avec laquelle elles sont écrites.

Je m'en remettais sur ma maîtresse du soin de lire ces quatre pages remplies de détails rustiques, qui me semblaient alors fastidieux. La lettre enfermait-elle

quelque événement inaccoutumé, Mariette me lisait le passage intéressant ; n'y voyait-on que les tracas quotidiens, elle me disait : « Blanc partout », et je ne m'en occupais pas davantage.

Elle, au contraire, tout l'amusait, tout lui était nouveau dans ces lettres. Elle s'intéressait pour moi aux maladies des bœufs, aux accidents survenus aux métayers, à cette vie mesquine et compliquée d'un village groupé autour de notre maison et que dominait ma mère. Même elle s'était prise de loin d'une sorte d'admiration pour cette vieille femme qu'elle n'avait jamais vue, et qui exerçait autour d'elle une sorte de magistrature. Et moi, hobereau exilé dans cette ville étrangère, je lui étais reconnaissant d'accueillir avec

respect les bruits lointains de ma province, d'aimer ce que je paraissais dédaigner.

Je l'avais rencontrée chez des amis. Rien ne m'avait frappé en elle. Elle était de ces êtres qui donnent d'abord l'impression qu'on les connaît tout entiers et qu'ils n'ont aucun mystère. Comme tous ceux qui l'approchaient, j'éprouvais, à la voir et à causer avec elle, ce charme de confiance qu'inspirent tout naturellement un caractère limpide, un esprit raisonnable. Et si je cherche à préciser mes premiers sentiments à son égard, je n'y découvre qu'un peu d'étonnement, mêlé de quelque dédain, pour l'affection qu'elle montrait alors envers un homme qui ne m'en semblait pas digne.

Cet homme, un jour, l'abandonna après qu'elle eut quitté, pour lui être agréable, un de ces métiers avantageux où l'on voit une ouvrière de Paris gagner plus largement sa vie qu'un professeur ou qu'un magistrat. Nous fûmes surpris autour d'elle de la force de son chagrin. Rien n'annonçait dans son visage la véhémence de la passion, et la réserve qu'elle montrait dans l'ordinaire de la vie ne laissait pas supposer qu'elle dût ressentir, avec une si grande violence, un sentiment dont l'objet valait si peu à nos yeux. C'était ne pas considérer que la passion ne fait nulle part plus de ravage que chez les êtres sans caprice : leur raison même les dessert; ils apportent à souffrir la même volonté tenace et la même

persévérance qu'on voit tous les jours dans leur conduite.

Cette douleur imprévue me révéla ma maîtresse ; je cessai de considérer l'objet de ses regrets pour n'en plus voir que la véhémence ; j'oubliai l'indignité de son choix pour ne plus retenir que sa puissance d'aimer. Tout ce qui chez elle m'avait semblé froideur, cette voix grave et lente, cette douceur sérieuse dont elle ne se départait pas, j'y découvrais maintenant l'expression d'une âme forte et contenue, la marque de cette noblesse hors de laquelle je ne saurais aimer.

Quand je me décidai à lui avouer un sentiment qu'elle avait depuis longtemps deviné, elle entrait dans cette paix bienfaisante où, après les violentes crises

du cœur, on éprouve un indicible plaisir à retrouver de l'intérêt à quelque chose qui ne soit pas de l'amour. Ses amis dont elle s'était détachée, les soins qu'elle avait aimés autrefois, et qu'elle avait négligés, reprenaient pour elle tout leur prix. Je venais troubler cette quiétude ; je lui proposais de renouveler une expérience qu'elle avait juré mille fois de ne plus recommencer. Notre liaison eut l'histoire de tant d'autres : elle s'édifia sur les ruines d'une passion mal éteinte et dans les appréhensions d'une rupture inévitable.

Que représente à l'esprit d'une femme sur qui tombe déjà l'âge et qui a toujours vécu au fond d'une campagne reculée, l'existence que mène à Paris un garçon de vingt ans? Je ne l'imagine guère. Ma mère soupçonnait bien que j'y vivais dans la dissipation, sans me croire capable pourtant de rien faire qui ne fût d'accord avec la morale et la vertu — cela moins par naïveté que par un besoin profond de voir se perpétuer en moi une certaine

idée chagrine qu'elle se faisait de la vie. Non seulement elle acceptait sans révolte les mille tracas journaliers, mais elle leur courait au-devant ; elle semblait fuir le bonheur, elle recherchait la peine et l'ennui, elle compliquait tout à l'excès, et pour relever ce que ses occupations portaient en elle de triste et de fastidieux, elle ne trouvait d'autre ressource que d'y ajouter tous les soucis religieux et moraux, qui sont la part de l'idéal dans ces existences terre à terre.

Au milieu de ses multiples devoirs (ceux que lui imposait la nécessité et ceux qu'elle s'imposait elle-même), elle déployait dans ces campagnes, où la vie pour celui qui passe apparaît endormie, une activité bien inutile souvent, mais

qui ne lui laissait pas de répit. Son esprit naturellement enclin à descendre dans un détail infini la rendait tracassière et insupportable aux paysans; le sentiment qu'elle avait de sa faiblesse et qui la portait à la défiance lui valait la réputation d'être dure; une minutieuse exactitude dans toutes les affaires d'intérêt la faisait passer pour avare. Et à vrai dire, elle avait bien les défauts qu'on lui prêtait, mais elle subissait avant tout les fatalités qui s'attachent au gouvernement d'une femme.

En dépit du mal qu'elle se donnait, tout serait allé en perdition sur nos terres, si elle n'avait eu à son service un vieux domestique dévoué qui tenait la charge d'intendant. Il ne savait ni lire ni

écrire, mais à regarder un bœuf, Léonard vous en estimait le poids sans se tromper d'une livre. Il pouvait dire ce qu'on avait semé, planté, récolté depuis des années et des années, sur chaque parcelle du domaine ; il connaissait tous nos métayers comme des anciens de son âge ou parce qu'il les avait vus naître ; depuis cinquante ans, il faisait dans un méchant cabriolet toutes les foires du pays, les foires turbulentes de l'hiver où vont en masse les paysans que la saison rend inactifs, et celles moins fréquentées de l'été, qu'on appelle foires de femmes grosses, car tout le monde étant aux champs, les paysannes en mal d'enfant n'y risquent pas d'être foulées. C'est là qu'il fallait le voir, dans un de ces mar-

chés de bétail où les parties semblent toujours sur le point de s'entretuer. Il bégayait, sacrait, tempêtait, entrait dans des colères furibondes, mais en cela bien différent de ma mère, jamais il ne perdait la tête ni ne sacrifiait un avantage. On le voyait congestionné, écarlate, menacé d'apoplexie, partir et revenir, abandonner vingt fois une affaire et la reprendre, conjurer le tonnerre de Dieu, la mort et tous les fléaux sur son adversaire et sur lui-même, et puis, le marché conclu, toute cette fureur tombait comme par enchantement, et il se rendait à l'auberge, lentement, sur ses jambes torses, en protestant d'un air bonhomme qu'il avait été volé.

Depuis longtemps il souffrait d'une de

ces maladies bizarres comme on n'en voit qu'aux paysans. Ma mère apprenait-elle qu'il s'était fait conduire à une métairie éloignée, au risque d'achever d'un coup ce qui lui restait de vie, elle s'emportait contre ce surmenage imbécile; quelque travail, au contraire, avait-il été mal fait, elle s'irritait qu'il fût demeuré dans son lit. L'instant d'après, elle se reprochait ce sentiment inhumain; elle s'empressait d'aller le voir, négligeant au besoin une besogne utile, mais dès qu'elle était à son chevet, elle ne pouvait se tenir de lui faire le tableau des ouvrages en souffrance, de trouver qu'il était geignard, qu'il exagérait son mal, si bien que les visites qu'elle faisait à cet homme avec les meilleures intentions du monde n'avaient

d'autre résultat que de les irriter tous les deux.

Ah! Monsieur, soyez le poète de ces existences tourmentées, qui semblent s'être poursuivies dans la paix et le repos. Dites tout ce qui se cache de générosité sous l'avarice, d'indépendance sous la soumission à la règle et au devoir, d'énergie, de beauté morale sous une humilité apparente. Il y a des âmes étroites peut-être, mais admirables, héroïques, dans nos campagnes renfrognées. Qui s'en ira les découvrir au milieu de nos bois et de nos murs branlants? Le ridicule souvent les cache, ou bien les soucis qui les accablent apparaissent tellement misérables aux observateurs des villes qu'ils n'en voient pas la beauté.

Si vous vous représentiez ma mère sous l'aspect terne et ennuyeux d'une bigote de province, je me serais mal fait comprendre. C'était une vieille « hobereau ». Ce mot me dit beaucoup de choses, et à vous il ne vous dit rien, ou rien que d'assez falot. C'est vrai qu'ils prêtent souvent à rire, nos petits nobles de chez nous. Ils ont toute la rusticité du milieu dans lequel ils vivent, et ils s'en croient très différents ; ils demeurent fermement attachés, par atavisme ou par vanité, à des croyances religieuses, à des idées politiques dont les paysans, même ici, s'éloignent sans esprit de retour ; depuis longtemps ils ne sont plus députés, aujourd'hui ils sont rarement conseillers municipaux. Dieu me garde de leur repro-

cher le déclin de leur influence! Mais ce qui les rend comiques, c'est qu'ayant perdu leur prestige, ils persistent à vouloir paraître ce qu'ils étaient autrefois.

Pourtant je les aime, ces hobereaux! J'aime leur pauvreté altière, leur âme rustique et faraude; j'aime leurs noms qui chantent, leur noblesse qu'on ignore trois pas plus loin, leur étroit univers qu'ils grandissent à l'envi; j'aime leurs masures romanesques où j'ai connu des vies si tristes, difficiles et brutalisées. Sous la rudesse des façons, la mélancolie a passé là, répandant partout ses couleurs. Ils ont le goût de l'espace, de leur pays solitaire où l'on a ses coudées franches; comme le paysan, ils savent apprécier un beau champ, une belle bête pour son utilité et

souvent aussi pour sa beauté ; ils savent admirer comme il convient une belle propriété, une belle maison, une belle vue. Et puis, ils vont disparaître...

Mais surtout, il y a quelque chose qui les sauve et les fait aimer. C'est une fierté native, une certaine confiance en soi et, pour tout dire, de la hardiesse. Les femmes surtout en sont pourvues. Ces personnes d'une moralité si rigide savent à l'occasion s'élever au-dessus de la morale commune ; l'opinion qu'elles se font d'elles-mêmes les persuade aisément que la réprobation ne saurait les atteindre, et on les voit agir quelquefois, comme vous le verrez dans ce récit, avec une liberté qui étonne.

Ma mère abondait en anecdotes sur les

femmes de notre famille, où l'on retrouve les témoignages de cet esprit résolu. Voici un trait qui me revient à l'esprit. Ce n'est rien, ce n'est qu'un geste, mais il vous fera mieux comprendre ce que je vous explique fort mal.

C'était en août 1790. L'abolition des privilèges soulevait chez nos paysans un prodigieux enthousiasme. Ils s'en allaient par bandes, armés de fusils et de bâtons, derrière un violoneux de village. A les voir ainsi passer, on ne savait jamais au juste s'ils s'en allaient à la noce ou piller quelque maison noble. En général, ils se montrèrent pacifiques. Ils se bornaient à planter sur les places des « mais » auxquels ils suspendaient des pelles, des radoires,

des mesures à blé, des bancs d'église, ou bien à décrocher ces girouettes qui grincent sur le toit de nos logis, et qui représentaient à leurs yeux quelque chose qu'ils détestaient plus encore que la dîme ou le droit de four : notre orgueil de hobereaux.

Un jour, une de ces bandes se présenta au Pradeau. Mon grand-père était absent quand tous ces gens arrivèrent, criant et gesticulant derrière un ménétrier. Ce fut sa femme qui les reçut. Elle était fort jolie, disait ma mère, et pouvait avoir trente ans. Elle se mit à parlementer avec un certain Piarilhou qui semblait conduire les autres. A ce moment survint mon grand-père. Il fut bien étonné de voir tous ces manants dans sa cour et sa

femme au milieu d'eux. Il s'avança vers Piarilhou et lui demanda ce qu'ils voulaient. L'autre lui tendit la main ; mon grand-père la refusa. Sur quoi le paysan lui dit :

— Vous refusez de me toucher la main, mais bientôt vous ne nous empêcherez pas d'embrasser votre femme !

Mon grand-père était emporté. Ma grand'mère le vit rougir, et prévenant une colère qui pouvait lui être fatale au milieu de ces gaillards excités :

— Eh ! embrassez-moi donc tout de suite ! dit-elle en passant son bras nu au cou du paysan stupéfait. On sait bien que vous êtes honnête homme.

Ce disant, elle l'embrassa. L'autre, penaud, se laissa faire. Tous rirent de sa confusion et oublièrent en un moment

leur colère et la girouette qu'ils étaient venus chercher. Ils se retirèrent sans fracas, et l'on n'entendit bientôt plus que le crin-crin du violon et les coups de fusil perdus qu'ils lâchaient par manière de jeu sur les pigeons du colombier.

Quant à la girouette, Monsieur, elle est toujours sur notre toit. Elle grince sans répit des premiers jours de l'automne jusqu au milieu du printemps. C'est un bruit auquel je suis habitué. Pourtant quelquefois, la nuit, quand le vent plus fort passe à travers nos châtaigniers avec un bruit de torrent et fait voler nos tuiles, je me dis en l'écoutant que sans le geste de ma grand'mère je ne dormirais pas dans ce lit.

Est-il en France un notaire, un avocat, un médecin de la campagne la plus écartée, qui n'ait estimé dans sa jeunesse que le séjour de Paris lui était indispensable, qui n'ait fait effort pour s'y maintenir, qui n'en soit parti avec désespoir? D'ailleurs, à peine revenus dans leur province, ces honnêtes garçons se plient avec une docilité admirable à ses habitudes, à ses mœurs, et tout de suite reparaît en eux l'homme de leur village.

La mort de notre vieux domestique vint me surprendre un matin comme un accident inconcevable. Je la prévoyais depuis longtemps; je savais qu'elle déciderait de mon sort en me contraignant au retour, et pourtant, dans mes projets, je n'en tenais aucun compte : il me semblait que d'avoir vu cet homme, depuis ma plus petite enfance, toujours pareil à lui-même, cela le rendait immortel.

Aujourd'hui il fallait partir. Le bon sens, mon intérêt, tout me rappelait sur mon domaine. Mais la nécessité m'irrite, l'acceptation m'humilie ; obéir humblement à la nécessité, suivre mon destin naturel, rentrer chez moi comme un bœuf à l'étable, je ne pouvais m'y résoudre. J'ai toujours prétendu dominer les

êtres qui m'entouraient et les événements mêmes. Ce retour inévitable, j'entendais l'envelopper de quelque éclat, et prouver à moi et aux autres qu'en dépit des obligations que m'imposaient les circonstances, je restais encore mon maître.

Comment formai-je l'absurde projet d'emmener avec moi ma maîtresse et de l'installer dans la maison laissée vide par la disparition de l'intendant? Je voudrais pouvoir vous dire que ce fut là une folie, un aveuglement de jeunesse, qui avait au moins pour excuse l'amour et la générosité. Mais non, j'avais de l'affection pour Mariette, et plus encore peut-être que je ne l'imaginais, mais je n'éprouvais pas, à coup sûr, un de ces

entraînements passionnés qui justifient toutes les sottises. Ce qui m'attachait à elle, c'était surtout la tendresse que je lui voyais pour moi et son respect pour l'air de supériorité que je laissais volontiers paraître dans toutes les circonstances de ma vie. S'il entrait dans mon dessein quelque générosité, la générosité n'a jamais été qu'un goût, un penchant de mon esprit plutôt qu'un besoin véritable; j'ai toujours eu plus le souci de ce que je donnais que de ce que recevaient les autres, et j'ai sans cesse été moins généreux que j'ai voulu le paraître. Sous de grands mots je cachais une sensualité assez vive, la crainte de m'ennuyer dans la solitude et l'orgueil secret de scandaliser; je faisais

taire les voix profondes qui m'avertissaient de ma folie; je repoussais par avance les objections que ma mère allait immanquablement soulever. Quant à ma maîtresse, Monsieur, il ne me venait pas à l'esprit qu'elle pût s'opposer à mon désir.

Jamais je n'oublierai l'expression qui parut sur son visage, lorsque je lui communiquai la résolution que j'avais prise. Ma proposition bouleversait toutes les idées qu'elle avait de ma tendresse. Elle dut se croire tout à coup plus aimée que je ne l'aimais vraiment. Ah ! que ma froide volonté, mon entêtement orgueilleux étaient loin de cet élan passionné qui la jeta dans mes bras! Elle le sentit tout de suite. Son visage s'attrista soudain.

J'y vis grandir cette expression de gravité décidée qui était sa vraie nature.

Posément, de sa voix égale, elle me déclara que jamais elle ne consentirait à me suivre dans des conditions si humiliantes pour elle, pour ma mère et pour moi-même ; elle me supplia de ne pas céder à un mouvement de générosité dont nous nous repentirions tous les deux. En quelques traits clairvoyants, elle me dépeignit l'existence que nous mènerions au Pradeau et la lassitude qui en sortirait bientôt : si je la gardais près de moi, pourrait-elle accepter l'idée d'être tolérée par pitié ? Si elle revenait à Paris, quelle vie serait alors la sienne, après qu'elle aurait tout quitté ? « Pars, me disait-elle, c'est plus sage. Épargne-nous une exis-

tence d'humiliations et de mensonges. N'inflige pas à ta mère un outrage qu'elle ne me pardonnera jamais. L'idée qu'en me quittant aujourd'hui tu ne peux agir autrement, et que les circonstances sont plus fortes que notre volonté, me donnera le courage de supporter cette séparation. A la retarder encore, nous ne ferions que la rendre plus cruelle. »

Je me sentais ébranlé ; je n'étais plus assez sûr de moi pour ne pas vouloir m'engager d'une façon irrévocable. Je lui déclarai qu'autant qu'elle j'aimais les situations sans mensonges. Le soir même, j'adressai à ma mère une lettre à la fois déférente et dégagée, où je lui disais la condition que je mettais à mon retour, et où je semblais ne pas douter

qu'elle ne consentît à un arrangement aussi simple.

Puis j'attendis sa réponse avec l'indifférence que l'on a pour une douleur dont on n'est pas le témoin.

J'imagine aisément, Monsieur, combien tout cela vous choque. Cela vous choquerait plus encore, si vous saviez que ma famille, si sévère sur les principes, si attachée aux bienséances, était encore endolorie d'un scandale à peu près pareil à celui que je méditais. On allait voir revivre en moi un certain oncle Frédéric qu'on m'avait toute ma jeunesse montré comme un épouvantail.

C'était un neurasthénique de campagne.

Il était taciturne, soigné de sa personne et de manières polies. L'hiver, il passait au lit la plus grande part de la journée à fumer des cigarettes ou à tremper des biscuits dans un verre de malaga ; rien ne pouvait lui faire quitter la chambre, et s'il naissait un veau dans l'étable, on le lui portait sur son lit. L'été, on le rencontrait dans une voiture d'osier traînée par deux petits poneys à peine plus hauts que de gros chiens, qu'il avait achetés lors d'un voyage à Paris au Jardin d'Acclimatation.

Il entretenait à Nontron une femme qu'il avait prise à Bordeaux. Il la visitait à jours fixes, et si longtemps qu'il restait chez elle, sa petite voiture d'osier l'attendait devant la porte.

Il mourut chez cette femme après huit jours de maladie. Personne parmi nos parents n'avait voulu aller l'y voir. Mon père réclama son cadavre. La vieille maîtresse déclara qu'elle était seule à l'avoir soigné, qu'elle lui avait fermé les yeux et qu'elle refusait de le rendre. L'émoi fut grand dans ma famille. Il fallait ravoir mon oncle, afin d'éviter le scandale de voir son convoi funèbre partir de chez sa maîtresse !

Avec un autre de ses frères, mon père se rendit à Nontron. Il était tout à fait nuit, quand ils arrêtèrent leur voiture dans le faubourg de la ville. Ils gagnèrent à pied la maison où l'oncle Frédéric était mort, pénétrèrent à pas de loup par la porte du jardin qui était restée ouverte, et

montèrent, sans faire de bruit, jusqu'à la chambre où se trouvait le défunt. Les trois femmes qui le veillaient, en somnolant dans des fauteuils, pensèrent mourir de frayeur quand elles les virent surgir tout à coup. Mon père glissa dans un sac le corps du pauvre Frédéric ; son frère le chargea sur ses épaules, et tous deux s'empressèrent de déguerpir, tandis que la maritorne revenue de sa surprise criait derrière eux : « Au voleur ! »

L'enterrement fut convenable. L'honneur de la famille était sauf. Mais le nom de Frédéric restait un objet d'abomination chez nous ; moi seul je l'admirais comme un niais d'avoir bravé l'opinion.

Apprendre que j'avais une maîtresse, et du même coup mon intention de l'installer à sa porte, cette double nouvelle produisit sur ma mère l'effet que vous pouvez concevoir. Ce mot seul de « maîtresse », si simple et si différent des autres, lui semblait composé de lettres brûlantes. Il représentait à ses yeux des désordres inouïs, un mépris de tout ce qui fait la dignité d'une âme bien née. Dans son ingénuité maternelle, elle

m'avait paré de tous ses sentiments, de toutes ses pensées. Brusquement je cessais d'être ce que j'avais été jusqu'ici : la seule image qu'elle aimât d'elle-même.

Je crois bien que je lui fis horreur un moment; mais par un mouvement naturel de son cœur, elle rejeta tout de suite sur cette femme inconnue la responsabilité du malheur qui la frappait, et dans la façon dont les choses se présentèrent à son esprit, je ne fus qu'un pauvre innocent tombé aux mains d'une coquine.

Elle me répondit par une lettre où éclataient tous ces sentiments. Je l'ai conservée, cette lettre, écrite d'une encre misérable, vieillie dans les épiceries et décolorée par l'air. Je la recopie pour vous, malgré son caractère bien intime,

parce qu'elle vous mettra sous les yeux, mieux que je ne saurais vous le dire, ce que je blessais profondément.

« Mon cher enfant,

» Quelle affreuse lettre ! Et que j'étais loin de m'y attendre ! Quand je l'ai lue sur la terrasse où le facteur me l'a donnée, tout s'est mis à danser autour de moi. J'ai cru que je tombais d'une attaque. Dieu ne m'a pas fait la grâce de m'emporter sur le coup. Ah ! que je regrette aujourd'hui de t'avoir envoyé là-bas ! Ton père s'était follement imaginé qu'un séjour de quelques années à Paris te permettrait d'occuper tes loisirs d'une façon plus intelligente, quand tu reviendrais à la campagne ; et voilà comment tu réponds

à ce qu'il avait espéré! Une abominable créature a pu te faire oublier à ce point ce que tu me dois et ce que tu te dois à toi-même. Il faut qu'elle ait le génie du mal pour t'avoir changé de la sorte, toi que j'ai connu bon autrefois. Comment la seule pensée de m'imposer un pareil voisinage a-t-elle pu se présenter un moment à ton esprit! Jamais, tu m'entends, jamais je ne souffrirai qu'une pareille femme mette les pieds au Pradeau. Que penseraient nos paysans? Que dirait-on de nous dans le pays? Comment pourrais-tu te marier? J'aimerais mieux disparaître, aller m'enterrer n'importe où que de tolérer sa présence. Pense à ton oncle Frédéric et à sa fin épouvantable! Reprends-toi, oublie cette femme, reviens

t'occuper de nos affaires. Si tu t'en désintéresses, il ne faudra pas cinq ans pour que la propriété tombe à rien. J'ai beau faire, tout se détruit, tout s'en va à la dérive. On nous pille, on nous dévore, on nous mange de tous les côtés. Hier encore, j'ai vu le notaire. L'hypothèque que nous avions sur les G... nous a été remboursée. C'est un bon placement perdu. Les deux bœufs de chez Froment que nous pensions vendre sont malades. Nos champs sont envahis par les rats. D'où viennent-ils? on n'en sait rien, mais ils arrivent par milliers. C'est une véritable plaie d'Égypte.

» Je suppose, mon enfant, que tout cela va te faire sérieusement réfléchir et que tu verras enfin ton véritable intérêt.

Pour ce qui est de ma santé, je ne t'en parle pas davantage, puisque tu sembles avoir si peu le souci de mon repos.

» Ta mère qui t'embrasse tristement. »

Pauvre lettre naïve, trop indulgente pour moi, bien injuste pour ma maîtresse, et pourtant si naturelle! Tandis que je la recopie, mille souvenirs, mille impressions, toute une poussière de jeunesse se lève dans ma mémoire. Je revois si bien tout ce temps : mon installation de jeune homme, mon appartement médiocre, cette cour, ce puits profond sur lequel ouvraient nos fenêtres, cette sinistre vue où plongeait le regard, et que je préférais à ce pré limousin que j'ai devant les yeux, à notre ample Pradeau fait pour la vie

nombreuse d'autrefois et qu'on n'arrive plus à peupler !

Quel attrait, quel sortilège m'attachait à cette misère ? Il y a quelque temps déjà, étant de passage à Paris, j'ai eu la curiosité de retourner dans ce quartier où j'avais vécu autrefois. Je sais bien que c'est partout, dans les champs et dans les villes, la même indifférence des choses, la même absence de mémoire. Cependant, à la campagne, nos traces semblent s'effacer moins vite. Il est possible de peupler, d'animer la solitude de notre existence passée ; une foule anonyme n'y vient pas indiscontinûment substituer ses souvenirs aux nôtres, jusqu'à ce qu'ils soient à leur tour emportés. Mais le flot tumultueux des villes ne nous

renvoie point notre image. Et derrière ces fenêtres où j'avais passé cinq années — de ces années vers lesquelles tout homme sur le déclin se tourne avec tant de complaisance — il me semblait aussi indiscret de loger des souvenirs que de monter chez l'inconnu qui habitait à ma place.

Le ton passionné de ma mère, qui contrastait si violemment avec l'allure de calme raison que j'avais donnée à ma lettre, ne fit que me renforcer dans mon absurde projet. Rien pourtant, dans sa réponse, n'était de nature à me surprendre. J'aurais pu moi-même l'écrire, tant les idées, les sentiments, les phrases même m'en étaient connus. Mais juste-

ment parce qu'elles m'étaient familières, ses raisons ne frappaient plus mon esprit. Je m'étais fait une attitude. En me tenant fermement à la résolution que j'avais prise, je me savais gré de me prouver à moi-même que j'étais délivré des préjugés du vulgaire, bref un garçon supérieur.

A partir de ce moment, le démon campagnard qui ne m'avait jamais quitté se manifesta chaque jour davantage dans mes allures et dans mes propos. J'affectais de me donner à Paris les façons d'un hobereau, comme je trouvais du plaisir à me donner en province les manières d'un Parisien ; je parlais de mes gens, de mes chiens, de mes che-

vaux, déformant ingénument, dans le sens de ma vanité, toute une petite vie charmante, mais qui n'avait rien de magnifique ; je plaisantais la noblesse paysanne au milieu de laquelle il me faudrait vivre un jour, tout en n'étant pas fâché de faire sentir que je lui appartenais. Sans doute il y avait dans tout cela de l'affectation et du jeu, mais il était impossible de ne pas y reconnaître les velléités obscures par lesquelles on est averti de sa véritable destinée, quelque chose de pareil au bâillement qui vous dit qu'on a faim, au frisson qui vous annonce que la température a fraîchi.

Il arriva qu'à ce moment même, deux des amis qui composaient ma société la plus intime durent s'éloigner de Paris. Un

troisième se maria. Je pus alors constater que ces amitiés n'étaient que des habitudes, et je me désintéressai presque des deux ou trois familiers qui me demeuraient encore. Des travaux ayant jeté bas le café de ma jeunesse, il me sembla que ma vie ancienne disparaissait avec la bâtisse. Je me rendis plus précisément compte que depuis longtemps je m'ennuyais. De vagues malaises d'estomac, de légers vertiges me prévinrent qu'on ne vivait pas impunément à la table de restaurants médiocres. Bref, le dégoût d'une existence qui n'était plus de mon âge, le besoin de devenir quelque part un homme important, une lassitude physiologique aussi, tout m'invitait à revenir au Pradeau.

Si j'avais poussé plus avant mon analyse, je me serais assurément rendu compte que ma maîtresse elle-même n'échappait pas à cette désagrégation de ce qui avait été ma jeunesse, et qu'elle faisait elle aussi partie d'un tout qui s'en allait à la ruine. Mais pourquoi vouloir paraître plus raisonneur et plus sec que je n'étais en ce temps-là? Jamais je ne fus plus sincère dans mon affection pour elle que pendant les quelques mois qui suivirent la mort de Léonard. Elle le sentait vivement; elle en tirait du plaisir et aussi de l'inquiétude. C'est par ce mélange de sentiments qu'une femme peut le mieux séduire. Plus je lui marquais d'amitié, et moins elle semblait disposée à favoriser mon projet. A tout moment elle parlait

de rompre, et puis au dernier instant elle n'en avait pas le courage, ou c'était moi qui la retenais. Ces scènes, ces ruptures, ces réconciliations finissaient par nous attacher plus étroitement l'un à l'autre que les années de quiétude que nous avions passées ensemble. Nous nous apparaissions généreux, elle en refusant de me suivre, moi en lui offrant de braver l'opinion pour elle. Et le sacrifice que nous pensions mutuellement consentir, cette incertitude même, le sentiment du précaire où nous vivions donnaient à ces derniers moments le charme des débuts de l'amour.

Quatre ou cinq mois passèrent. Au Pradeau, la disparition de Léonard se faisait sentir plus encore qu'on n'aurait pu l'imaginer, car il y avait mille détails, auxquels ma mère ne prenait garde, et qui n'échappaient pas au regard avisé de l'intendant. Une surdité, qui s'aggravait tous les jours, rendait plus ingrate sa besogne. Joignez-y la solitude, la tristesse de n'avoir personne à qui confier son chagrin. S'en ouvrir à sa famille,

c'était me rendre odieux sans profit; s'adresser à son curé, ce n'était pas une ressource, car en dehors des offices il n'était pour elle qu'un paysan. Ma nourrice ne pouvait que l'écouter sans rien dire. Restait ce personnage que vous connaissez, assurément, sinon pour l'avoir vu en personne, du moins pour en avoir rencontré de tout semblables : le vieux médecin de ma famille.

Ma mère l'envoya en ambassade.

Un beau matin, je le vis débarquer dans ses atours de coq de village. Vert encore malgré son âge, il passait entre Rochechouart et Nontron pour quelqu'un qui avait beaucoup vécu. L'excellent homme crut bien faire en employant

la bonhomie. Rien n'a moins de prise, vous le savez, sur un jeune homme un peu fier. Souvent je me suis demandé pourquoi notre monde campagnard, notaires, curés, médecins, petits propriétaires, a presque toujours ce ton qui diffère, autant que la nuit du jour, de la réserve paysanne. C'est un manque de politesse et une forme du mépris qu'ils marquent naturellement pour les gens auxquels ils ont d'habitude affaire.

Les « oh ! » les « ah ! » les « mon gaillard ! » de l'ambassadeur de ma mère, ses allusions aux amours faciles que je trouverais au Pradeau, sa sagesse équivoque, ses finesses grossières, ses appels indiscrets à des expériences personnelles, tout cela

me dégoûtait et le discréditait à mes yeux.

Il se trouva tout à fait sot quand, à l'heure du déjeuner, ma maîtresse sortit de la chambre qui touchait celle où nous causions. Il comprit en la voyant qu'elle avait tout entendu, mais il ne se troubla pas et se mit à déployer auprès d'elle les galanteries d'un vieil homme qui n'a point renoncé à plaire.

Je le traînai pendant deux jours dans tous les cafés du Quartier. Je crus qu'il ne s'en irait jamais. Enfin, Mariette et moi, nous le reconduisîmes à la gare et je ne me souviens pas sans rire que le dernier geste du bonhomme, quand le train s'éloignait déjà, fut un baiser à ma maîtresse.

Ma mère fut-elle impressionnée par le rapport de son ambassadeur? pensa-t-elle que son refus ne ferait qu'exaspérer une folie de jeunesse, et que le plus sage peut-être, pour me dégoûter de mon projet, serait de paraître y consentir? se dit-elle que lorsqu'elle aurait ma maîtresse sous la main, elle ne serait pas si dénuée de pouvoir qu'elle ne réussît à rompre une liaison que le détestable entourage de Paris avait formée? Sans doute elle dut penser tout cela. Ce n'étaient pourtant que les prétextes dont cette femme, d'une énergie peu commune mais qui se sentait vieillir, couvrait l'irrésistible besoin qu'elle avait de me revoir.

Elle m'écrivit :

« Mon cher enfant,

» Tu dois savoir s'il m'en coûte de subir la prétention à laquelle tu n'as pas craint de subordonner ton retour. Tu me connais assez pour savoir la répulsion qu'il me faut vaincre. Aujourd'hui je crois devoir taire mes sentiments personnels. Cette propriété est à toi ; je ne veux pas que tu puisses dire un jour qu'un entêtement de vieille femme t'en a tenu écarté. Je ne te demande qu'une chose, c'est que le nom de cette fille ne soit jamais prononcé devant moi et que je ne la voie point. Je te serais obligée de fixer ton arrivée au quinze de ce mois, afin de ne pas occasionner un

double voyage aux chevaux en ce moment surmenés, car de toute façon, ce jour-là, ils doivent aller à la gare. »

Cette lettre ne me donna pas le plaisir que je pouvais en attendre. Du même coup, je mesurais le chagrin que j'avais causé et toutes les difficultés qui allaient surgir devant moi. Je m'efforçai de cacher ces pensées importunes sous un faux air d'enjouement qui ne dut pas tromper Mariette. Je déclarai que je partirais d'abord et qu'elle viendrait me retrouver dès que j'aurais rendu habitable la maison de Léonard. J'affectais dans ces dispositions une assurance que je n'avais point. Elle-même semblait accepter aujourd'hui sans résistance l'idée de me

rejoindre au Pradeau. Mais je la sentais persuadée que je ne la rappellerais pas, que notre séparation était un adieu définitif, et que nous avions trouvé le moyen d'en affaiblir l'amertume en ayant l'air de ne pas y croire.

DEUXIÈME PARTIE

Sauter du train, débarquer dans une station perdue, être salué du chef de gare et de l'homme d'équipe, aller à sa voiture et s'entendre appeler de son petit nom par son cocher, être reconnu par les bêtes et les flatter de la main, s'inquiéter de leur santé, apprendre que la jument a boité quelques jours, s'abandonner au trot vigoureux des chevaux qui s'apaise au milieu de la côte et découvrir soudain un immense paysage, qu'on s'étonne pres-

que de retrouver là et qu'on est surpris plus encore de reconnaître jusqu'en ses moindres détails, traverser un village, attirer les enfants curieux du bruit qui passe, stationner une minute à la porte du boulanger pour faire la provision de pain frais, dépasser les carrioles, entraîner derrière soi quelque bourrique emballée, sentir venir le soir, s'envelopper dans son manteau, dire au cocher : « Pierre, il fraîchit » et s'informer s'il y aura de la chasse, arracher à la charrette de foin que l'on croise une poignée d'herbe encore humide, rencontrer des métayers et rire de leurs exclamations étonnées qui vous suivent longtemps, apercevoir un instant au sommet d'une côte le toit de son logis puis le perdre de vue, sentir les chevaux

fatigués ralentir leur allure et tout à coup la précipiter — car ils ont reniflé l'écurie, — entrer sur son propre domaine, rouler entre des bois et des champs qui sont à vous, prendre un brusque tournant que les bêtes connaissent, abandonner la route, pénétrer dans l'allée, arriver dans la cour, toutes ces impressions je les avais éprouvées bien des fois depuis le temps où, petit collégien, je venais au Pradeau pour le temps des vacances, mais elles m'assaillaient, ce soir-là, avec une vivacité dont je m'étonnais moi-même et qui se fortifiait de l'intime satisfaction de penser que j'étais ici le maître.

A partir de ce moment, je savais que tout le charme de l'arrivée était fini. D'aussi loin que je me souvienne, je ne

me rappelle pas un retour au Pradeau qui ne soit empreint d'aigreur. Ces retours étaient cependant pour ma mère les seules joies de sa vie, mais il semblait qu'elle prît plaisir à se gâter par des récriminations fastidieuses son bonheur de me revoir.

Aujourd'hui qu'elle avait contre moi trop de raisons de plaintes, je ne doutai pas qu'elle n'entamât sans délai une discussion violente, à laquelle dans le loisir du voyage je m'étais soigneusement préparé.

Je descendis à la salle à manger. Ma mère ne s'y trouvait pas encore; et déjà, dans cette pièce où rien n'avait bougé depuis les jours lointains où je m'y asseyais sous son regard sévère, je me sentis moins à l'aise.

Pendant tout le dîner, la présence du domestique nous empêcha de causer librement. Nous abordions vingt sujets qui en tout autre moment auraient pu nous intéresser, mais nous avions l'esprit ailleurs et la conversation tombait vite. J'étais stupéfait de son silence sur la seule question qui nous préoccupât l'un et l'autre; je souffrais de ne pouvoir me défendre contre ses muettes accusations; je m'en sentais humilié; j'attendais, vous le dirai-je? j'espérais presque ses reproches. Peut-être elle-même désirait-elle que je misse la conversation sur l'objet qui nous divisait et dont notre esprit à tous les deux ne se détachait pas un moment.

Quand le repas fut fini et que le domestique nous eut quittés, je pensai qu'elle

allait enfin me dire tout ce qu'elle avait sur le cœur. A mon extrême surprise, elle se mit à me parler de la mort de Léonard et de ses malversations. On avait trouvé dans son coffre plus d'argent qu'on aurait pu le penser, même en considérant sa parcimonie qui était grande, et bien qu'il fût hors de doute que nous eussions perdu sans lui des sommes beaucoup plus importantes, ces quelques misérables centaines de francs, dont les gages qu'il avait reçus pendant quarante ans de bons services ne pouvaient rendre compte, irritaient autant ma mère que l'eût fait une moisson grêlée, le feu dans un de ses bois, une épidémie sur son bétail. « Eh! quoi, pensais-je, voilà un homme qui, pendant plus de quarante

ans, s'est usé à notre service. Il ne gagnait pas chez nous la moitié de ce qu'un autre homme, et pour faire moins de besogne, aurait exigé à sa place. La belle affaire qu'il ait volé, par-ci par là, quelques écus ! » Je ne voyais pas qu'en s'indignant contre lui avec trop d'âpreté peut-être, ma mère faisait preuve à son endroit d'une affection autrement noble et profonde que celle que je lui témoignais avec mes banals regrets et mes airs désintéressés. Sans doute, elle ne décolérait pas de savoir qu'on l'avait volée, mais plus que l'argent dérobé elle regrettait cette tache à l'honneur du vieux Léonard. C'est qu'elle perdait encore avec lui une de ses illusions : la croyance en l'honnêteté absolue de cet homme. Et rien ne lui

était plus sensible que cet éternel mensonge qu'elle découvrait partout autour d'elle.

Le domestique qui revint desservir nous fit lever de table pour nous rendre au salon. La lampe qu'on y avait allumée avait dû longtemps filer, car une fine poussière de suie couvrait le billard et les fauteuils, et rendait l'atmosphère irrespirable. Toute la colère de ma mère, qui n'attendait qu'une occasion, se déchaîna aussitôt. Elle appela le valet négligent. Il se nommait François, je m'en souviens, et ne fit que passer dans la maison. Il y a ainsi de ces gens qui sont liés pour toujours à quelque événement de notre vie et qui disparaissent tout à coup sans laisser d'autre trace que leur souvenir d'un moment. Je le revois encore, ce François,

tremblant comme la feuille sous les coups de cet orage qui crevait sur ses épaules et qui m'était destiné. Et moi, poursuivant toujours mon monologue intérieur : « Une lampe qui fume, me disais-je pendant qu'on ouvrait les fenêtres et qu'on brossait les meubles, irrite à ce point ma mère que l'arrivée de ma maîtresse ne peut l'irriter davantage. » Je ne vis plus dans son chagrin que la contrariété sénile d'une femme qui avait pris l'habitude de mettre sur le même plan tous les événements adverses, et qui avait dressé son esprit à ne plus considérer dans les choses que ce qu'elles pouvaient présenter de défavorable ou d'hostile. Il me parut inutile de provoquer une explication qui viendrait toujours trop tôt. Je prétextai la

fatigue du voyage et lui souhaitai bonne nuit.

— Oh ! moi, mon enfant, me dit-elle, je ne dors plus depuis des mois.

Ce fut là son seul reproche.

Elle me tendit ses joues à baiser. Pour elle, elle ne m'embrassa point, non qu'elle voulût précisément me témoigner par là son amertume, mais hormis les moments de l'arrivée et du départ elle ne m'embrassait jamais.

Le lendemain, sitôt levé, je me rendis à la maison qu'avait habitée l'intendant.

On y accède par un bois de châtaigniers qui sert de parc au Pradeau. La maison est sur la lisière, à un quart d'heure de marche environ, dans une position pittoresque d'où l'on domine la vallée assez resserrée en cet endroit, mais qui va s'élargissant peu à peu et laisse apercevoir au loin l'horizon du Périgord, moins vert et plus ensoleillé que notre froid Limousin.

Ce matin-là, tout le monde était aux prés. On fanait. C'était un dimanche, mais le foin ne sait pas attendre : une horée, une pluie d'une heure, c'en est assez pour le pourrir. Je voyais, au-dessous de moi, les femmes retourner avec des fourches les longues lignes d'herbes abattues, les hommes charger les charrettes, les enfants se bousculer dans les meules, tandis que des fonds noyés de brume montait le bruit des faux qu'on aiguise.

J'étais gai, j'étais léger et dans des dispositions à jouir de toutes choses. La beauté du paysage, qui me frappait d'autant plus que j'en étais déshabitué, m'empêchait de m'arrêter à l'idée que cette maison solitaire et sans confort serait en toute autre saison un assez triste séjour.

Autrefois, quand on menait au Pradeau une vie plus abondante, ce pavillon avait servi de rendez-vous de chasse. Partout on y voyait, accrochés sur les murailles, des têtes de loups, des brocards et des hures de sangliers. Au-dessous de chaque trophée, un petit carton jauni racontait l'odyssée de la bête, où la meute l'avait lancée, le trajet qu'elle avait suivi, les chiens qui l'avaient mise à mal, le chasseur qui l'avait servie. Tout cela sale, vermineux, caduc, de cette tristesse spéciale du poil qui a perdu son brillant.

Le long séjour de Léonard n'avait pas peu contribué à enlaidir ce logis. Je ne pouvais pourtant m'engager dans des réparations coûteuses : quelques cheminées à refaire, des papiers à remplacer,

des fenêtres à assujettir, et surtout un grand nettoyage, c'était à quoi se bornait ce que je voulais entreprendre.

Le maçon et le charpentier étaient eux aussi dans les prés. Il fallut attendre huit jours avant qu'ils se missent à la besogne, et je crois que ma mère finit par s'imaginer que j'avais renoncé au projet de faire venir ma maîtresse. Cet espoir fit naître entre nous quelque agrément et de la douceur. Mais un matin, elle m'aperçut qui traversais le petit bois en compagnie du charpentier. Elle nous eut bien vite rejoints, et dès que cet homme m'eut quitté :

— Tu la fais donc venir? me dit-elle en se contenant encore.

— Écoute, répliquai-je avec cet accent

froid et poli qui me semblait le signe de ma supériorité, expliquons-nous nettement. Je déteste le mensonge.

— Je le déteste autant que toi, reprit-elle.

— En ce cas nous serons vite d'accord.

La tranquillité que j'affectais acheva de l'exaspérer. Elle ne put se maîtriser plus longtemps ; elle éclata en reproches passionnés. Moi, je ne pensais qu'à opposer le plus grand calme à ce déchaînement de fureur. Je l'écoutais avec cette déférence que l'on a pour quelqu'un qui vous raconte un malheur auquel vous ne pouvez rien; j'admirais son énergie, la force de ses expressions, son aisance à retourner le même argument sous vingt formes; j'avais de la pitié pour elle, mais je n'étais pas ému.

A partir de ce moment, la trêve qui s'était établie entre nous se trouva suspendue. Nous ne nous adressâmes plus la parole que pour régler des questions intéressant le domaine.

Notre domaine se composait de métairies dispersées, fort éloignées les unes des autres et réunies dans notre famille par le hasard des héritages. J'allais de l'une à l'autre à cheval, je renouais connaissance avec mes métayers et mes terres, je me faisais montrer les bornages, indiquer le nom des pièces, j'étais étonné du plaisir que je prenais à ces occupations nouvelles où l'agrément du pittoresque se joignait à des soucis d'intérêt.

O matinées charmantes! On part à la pointe du jour, on n'y voit pas à trois mètres, mais des bruits de faux vous annoncent que çà et là, autour de vous, les gens sont à la besogne, et, quand le soleil se lève, on reste tout interdit de voir tant de monde dans les champs. Sur les pentes et dans le fond des vallées, les faucheurs, à petits pas, s'avancent, les jambes écartées, avec une régularité parfaite mais qui n'a rien de mécanique. Devant eux, indifféremment, la bonne et la mauvaise herbe tout humide de rosée se couche sur le pré ras tondu. Parfois une lame rencontre en décrivant sa courbe quelque taupinière qui l'arrête, un juron s'échappe dans l'air, et puis le bruit de l'acier

recommence, toujours pareil à lui-même comme le chant de l'oiseau.

Je m'arrêtais pour parler à mes gens, pour échanger avec eux ces plaisanteries traditionnelles que je connaissais depuis l'enfance, car ce n'est pas en un jour que l'on apprend à parler avec un paysan. Il faut connaître son badinage, répondre par d'autres badinages, deviner la pensée qui se cache sous je ne sais quel air de ne rien prendre au sérieux, quel scepticisme villageois. D'une métairie à une autre, l'esprit, le caractère changent. Il n'y a pas jusqu'à la langue, au patois qui ne varie. Rien pourtant dans la nature ne paraît s'être modifié : là, peut-être un peu plus de bruyère; ici, plus de châtaigneraie. Mais l'âme est sans doute sen-

sible à des influences secrètes qui n'atteignent pas les autres productions de ce sol un peu rude.

Aujourd'hui je me rends compte de ce qu'il entrait de vanité dans le plaisir que j'éprouvais à me livrer à cette vie naturelle. Je me croyais au-dessus de cet étroit univers; je le dominais, je le jugeais; je goûtais en citadin un charme, une grâce champêtre qui n'est jamais plus éclatante dans le reste de l'année. Avec le temps j'ai bien changé. J'en suis arrivé, je crois, à aimer la campagne comme peut l'aimer un paysan. Le ciel, la terre, les gens, les bêtes nous jettent dans des préoccupations sans fin; toute poésie semble nous être étrangère et l'idée ne nous vient pas de nous étonner d'une belle matinée,

nous paraissons insensibles, nous n'entendons plus la caille qui chante dans notre blé, ni le mâle de la tourterelle qui appelle sa femelle dans le bois, mais si la caille ne chantait plus ou si le ramier se taisait, vous nous entendriez dire: « Autrefois il y avait un été, maintenant non. »

Le soir, quand la journée finie ma mère remontait dans sa chambre, j'allais m'asseoir à la cuisine et je m'y attardais un moment.

Cette cuisine, sans cesse animée par le passage des paysans venus rendre des comptes ou apporter des denrées, était le seul endroit vivant de notre grande maison. Toutes les rumeurs de la contrée y arrivaient en un instant. A

quelque heure qu'on y entrât, on y trouvait des gens attablés. On voyait là ma nourrice, le curé, Éloi l'idiot qui amusait nos servantes, notre singe Ferdinand attaché à un chenet, des chiens étendus sous la table, et toujours quelque pauvre familier, quelqu'un de ces personnages errants qu'on rencontre à la campagne, comme était cette vieille Aimée, sans cesse par les chemins et les bois, et qui manquait rarement de se trouver dans la cuisine à l'heure où l'on mangeait la soupe.

Si je m'arrête à son nom, à sa romanesque figure, c'est qu'elle est pour moi l'image de notre noblesse terrienne qui s'effrite et va disparaître. Elle appartenait le plus authentiquement du monde

à l'une de nos grandes familles, et pour ne pas apporter une précision indiscrète, je vous laisse à choisir entre les Mortemart, les Noailles et les Ségur. On s'en apercevait de reste, encore qu'elle fût illettrée, à l'arrogance de son langage et au grand air de ses façons. Nos domestiques ne l'aimaient guère, mais cela lui était indifférent, car elle se sentait plus près de nous que d'eux. Sa manie était de croire qu'on l'avait dépouillée injustement de ses biens et qu'il lui était possible de rentrer en possession d'un héritage imaginaire. Jamais on ne la rencontrait sans un vieux livre de messe qu'elle ne savait pas lire, et où elle tenait enfermée une feuille de papier timbré intacte et jaunie par les années. Dès que

j'entrais dans la cuisine, elle venait me demander, pour la millième fois peut-être, d'écrire sur cette feuille magique l'objet de ses réclamations. L'an dernier, on l'a trouvée morte dans un fossé du chemin, son livre de messe auprès d'elle, mais la feuille de papier timbré lui avait été volée.

Ah! Monsieur, revenez chez nous! venez voir les dernières flammes d'une cuisine en Limousin. Hâtez-vous. C'est une chose qui meurt et qu'on ne reverra jamais plus. Sans doute, bien longtemps encore, on verra se perpétuer dans nos campagnes une vie assez pittoresque; longtemps encore, on entendra le claquement des sabots sur les dalles, mais ce qui flottait dans nos cuisines d'intime et de familial s'en

va chaque jour un peu, avec la fumée des toits.

La certitude que ma maîtresse allait bientôt m'apporter ce qui manquait à cette vie trop sévère m'entretenait dans un parfait contentement de moi-même. Je me faisais une joie naïve à l'idée de me montrer à elle dans l'appareil de ma petite royauté rustique, et cette satisfaction de puérile vanité se confondait dans mon esprit avec le plaisir de la revoir. Je lui écrivais des lettres toutes remplies de ces sentiments et de cette tendresse un peu fade qui naît de la solitude, je la mettais au courant des travaux qu'on faisait chez elle, je lui vantais la beauté de la campagne, je lui donnais sur mes oc-

cupations rustiques ces mêmes détails familiers qui hier encore m'ennuyaient tant à lire dans les lettres de ma mère.

Elle me répondait par des lettres glacées et brûlantes, où les raisonnements les plus froids faisaient place tout à coup aux élans de la passion la plus vive. Dans la même page, elle acceptait et refusait de me rejoindre, elle me parlait de la maison que j'aménageais pour elle et presque aussitôt de la manière dont elle pensait vivre à Paris, elle m'appelait de tous ses désirs, puis soudain redevenant clairvoyante et désolée, elle me montrait tous les obstacles qui s'opposaient à sa venue et laissait voir une fierté sans emphase qui préférait l'abandon aux tristesses d'une lutte avec ma mère.

Ce débat de son âme passionnée et de son esprit raisonnable venait irriter mon désir de surmonter ses résistances ; une vague jalousie contre tout ce qui pouvait la retenir à Paris lui donnait un nouveau prix à mes yeux ; ses scrupules produisaient sur moi l'effet qu'une coquette eût pu attendre des plus savantes roueries.

Quand tout fut prêt dans sa maison, je lui écrivis pour lui dire qu'elle m'annonçât son arrivée et que j'irais l'attendre à la gare.

Le facteur qui desservait le Pradeau arrivait chez nous vers midi. Nous étions alors à table. On remettait les lettres à ma mère; elle gardait celles qui lui étaient adressées, et je savais d'avance que j'avais une lettre de Mariette rien qu'au geste de dégoût, sensible pour moi seul, dont elle rejetait sur le plateau l'enveloppe qu'un instinct infaillible lui avait fait, dès la première fois, reconnaître.

Je fus ainsi averti qu'il y avait dans

mon courrier une lettre de Mariette. A voir quatre pages serrées, quand je n'attendais qu'un mot, je devinai ce qu'un rapide coup d'œil me confirma tout de suite : elle refusait décidément de venir.

J'en éprouvai une irritation violente. Mais je sentais, tout en lisant, les yeux de ma mère fixés sur moi ; je ne voulais rien lui laisser voir des sentiments qui m'animaient ; sans même achever la lettre, je la glissai dans ma poche, et nous reprîmes la conversation que l'arrivée du facteur avait un moment interrompue.

Il s'agissait, je m'en souviens, de cette tante de Jumilhac qui m'arrachait autrefois *Eugénie Grandet* dans les mains. Je l'avais toujours détestée. Je ne pouvais souffrir en elle une façon de tout rap-

porter à la religion et à la morale, que d'ailleurs elle ne séparait pas; l'habitude de hausser à une dignité supérieure tout ce qui se rattachait à elle, jusqu'aux chiens, aux chevaux de sa maison, qu'elle préférait à ses domestiques parce qu'ils étaient plus esclaves; la vanité de paraître brillante, même dans une église de village, et un goût de l'importance qui faisait le contraste le plus irritant avec la simplicité de sentiment qu'elle affectait; la manie d'affirmer à tout moment qu'elle était incapable d'admettre que les gens fussent ou méchants ou menteurs ou débauchés, et pourtant l'esprit le plus soupçonneux, le plus méfiant, le plus inquiet, l'oreille la plus attentive à surprendre les propos les plus innocents, la pensée la plus

encline à mal interpréter une phrase entendue à demi, un geste surpris à la dérobée; bref, une de ces âmes demeurées en dehors du siècle, puissamment établies sur un petit nombre de principes, et chez qui une insupportable assurance tient lieu de réflexion, d'expérience et de bonté.

Je dois vous dire aussi, Monsieur, que nous étions auprès d'elle dans une situation assez humble, son mariage l'ayant fait entrer dans la maison de Jumilhac, la plus illustre famille de notre petit pays.

Durant trois ou quatre siècles, ces Jumilhac ont représenté près du Roi notre pauvre noblesse rustique qu'on ne rencontrait guère à la Cour. Et qu'y seraitelle allé faire? Elle se distinguait à peine du reste de nos paysans, témoin ce gentil-

homme de chez nous qu'on vit paraître aux États de la Noblesse, un échalas de vigne croisé d'un morceau de bois en guise d'épée au côté. Et cela me remet dans la mémoire l'histoire de ces trois gentilshommes de Sarlande, si pauvres qu'ils n'avaient qu'une épée pour tous les trois. Comme ils ne voulaient paraître à l'église qu'avec cet insigne de leur ordre, chacun ne venait à la messe qu'une fois les trois dimanches. Le curé appelait la bénédiction du ciel sur le Roi et sur les Princes, et puis sur les trois Gentilshommes; et il demandait à Dieu de les maintenir en pauvreté, car de leur pauvreté dépendait la tranquillité de la paroisse.

Il n'y a pas longtemps encore, tout hobereau de chez nous qui se rendait

à Paris descendait rue de Varenne, à l'hôtel des Jumilhac, y logeait comme à l'auberge, sans être autrement invité ni qu'il en coûtât autre chose qu'une visite au marquis. Cela ne se fait plus aujourd'hui. Le vieux marquis de Jumilhac s'étant un jour plaint à mon père, avec un peu d'amertume, que lors d'un séjour à Paris il ne fût pas allé l'y voir et qu'il y a seulement vingt ans cela ne serait point arrivé, mon père repartit tout de go : « C'est qu'il y a vingt ans, Marquis, je serais descendu chez toi ! »

Ma mère avait fort à cœur que je me rendisse avec elle en visite chez nos parents. Elle en espérait, je suppose, un changement dans mon humeur.

Comme nous passions sur la terrasse où l'on nous servait le café, elle me demanda de l'y conduire. Je répondis qu'à mon grand regret j'étais obligé de me rendre pour quelques heures à Paris.

— C'est cette gueuse que tu vas chercher! s'écria-t-elle aussitôt.

— Appelle-la comme il te plaira, répliquai-je.

Elle se tut quelques instants, comme pour rassembler sa colère; puis quand nous fûmes sur la terrasse, elle recommença ses violences.

La lumière d'un jour de juin tombait sur le pré toujours humide qui dévale jusqu'à la rivière. Quel repos, quel apaisement dans cette grande lumière et sur

cette herbe mouillée ! A côté de nous, dans la cour, les portes des communs entre-bâillées faisaient des trous d'ombre dans les murs ; au milieu, un épicéa fourni jusqu'à la base abritait à cette heure la volaille qui se perchait dans ses branches et caquetait doucement. Tout cela m'est resté dans la mémoire, car pendant que ma mère me poursuivait de ses plaintes, je sentais entrer en moi l'indifférence de ces choses à tout ce qu'elle pouvait bien me dire, à tout ce que je pouvais y répondre. Je n'avais pour le moment qu'un souci : subir patiemment ses reproches, conserver à son égard une correction parfaite, ne pas marquer plus de hâte à la quitter aujourd'hui que je n'en avais les autres jours.

Lorsqu'elle fut à bout de paroles, je lui donnai le bras pour faire, suivant notre habitude, les cent pas dans l'allée qui mène du portail à la route. Elle le prit avec une sorte de lassitude résignée ; je me sentis plus ému par ce geste d'abandon que je ne l'avais été de tous ses emportements.

Que je voudrais aujourd'hui la promener encore, si légère, parfois si pesante, quand le chagrin l'alourdissait à mon bras ! Comme je voudrais pouvoir quitter cette chambre où j'écris, descendre dans le petit salon, m'arrêter dans l'allée, pour lui laisser couper de ses mains, toujours gantées de noir et armées d'un sécateur, quelque géranium flétri ou bien une rose effeuillée !.. Elle m'a dit une fois qu'elle

avait été jolie. Il ne lui restait plus alors que la noblesse d'une taille que l'âge n'avait pas courbée. L'habitude de commander, ou plutôt d'être obéie, donnait je ne sais quoi d'énergique à chacune des mille rides qui s'enchevêtraient sur son visage; mais la surdité, et sans doute aussi les chagrins que je lui causais depuis longtemps, avaient mis, à la fin de sa vie, sur ses traits et dans ses yeux, quelque chose de désolé que je ne puis me rappeler sans un mouvement d'amer, d'irréparable regret.

Nous nous promenâmes en silence dans l'ombrage des noyers. D'un côté du chemin, un mur croulant tout revêtu d'iris et de lilas d'Espagne; de l'autre, une lande escarpée où l'on voyait encore les

racines des arbres que l'on avait coupés pour payer quelques dettes que j'avais à Paris ; au bout, passait la route. Des gens nous saluaient de loin. Ma mère perdue dans ses pensées ne leur répondait pas, je rendais seul le bonjour. Si vous nous aviez vus tous les deux, elle appuyée à mon bras et moi réglant mon pas sur le sien, vous eussiez trouvé sans doute que nous augmentions la paix qui régnait autour de nous. A coup sûr, vous n'eussiez pas soupçonné le drame silencieux qui se jouait, à cette minute, entre ce fils si déférent et cette vieille femme si confiante.

Le lendemain, à cette même heure, pendant que ma mère faisait sous les arbres sa promenade accoutumée, j'étais à Paris, Monsieur, dans l'affreux encombrement d'un départ précipité. J'emballais ce que je voulais emporter de mon appartement de garçon, je faisais enlever ce qui m'était inutile, et Mariette me regardait avec une sorte de stupeur, et sans y prêter la main, m'acharner à la dispersion de ces choses qui avaient si

longtemps composé l'intimité de notre vie.

Elle cédait, elle acceptait de me suivre. Mon arrivée imprévue lui avait enlevé tout son courage. Pourtant mon assurance ne la rassurait point. Elle sentait, je crois bien, dans ma conduite plus de brutalité que de tendresse, et moins la fougue d'un amant que l'autorité d'un homme qui vient reprendre son bien. Après l'émotion du retour, et la première ardeur passée, à peine si je m'occupais d'elle. Je ne discutais plus ses scrupules, je traitais d'enfantillages ses craintes, je ne répondais que par une gaîté fiévreuse à ses dernières objections. Je l'emportais, je l'enlevais elle-même, à peu près comme ces objets que j'enfouissais dans les caisses.

Je ne me déclarai satisfait que lorsque je me trouvai, le soir, au milieu d'un appartement vide où il ne restait plus qu'un lit qu'on devait emporter le lendemain. La seule idée de demeurer vingt-quatre heures encore à Paris me semblait intolérable. Cette ville, où j'avais tant souhaité vivre, n'avait maintenant rien d'assez fort pour me retenir une heure.

La journée du lendemain, en wagon, fut accablante. Je la passai, presque toute, endormi sur la banquette. Lorsque je me réveillai, mes regards tombèrent sur Mariette à demi tournée vers la portière. Le voyage avait fatigué ses traits; l'attention et peut-être le souci donnaient à son regard immobile une sévérité qui

la vieillissait sans doute, car je me rappelai tout à coup qu'elle était de cinq ans mon aînée. Je l'observais sans faire un geste, avec le sentiment de la voir pour la première fois depuis que je l'avais rejointe; puis je refermai les paupières, mais à tout moment mes yeux se rouvraient comme malgré moi pour se reporter sur elle. Bientôt cet examen furtif et la crainte des réflexions que je sentais naître en moi me devinrent si insupportables que je m'y arrachai brusquement et vins m'asseoir auprès d'elle.

Devant nous se déroulait un pays vert et mouvant, silencieux et profond, coupé de haies épaisses, rempli d'ombres puissantes et tout mouillé d'eaux vives. Point de fleuves, des rivières; point de

lacs, des étangs; point de vallées, des vallons; une gravité touchante. Nous étions en Limousin.

Je l'ai éprouvé bien souvent : il y a, dans ce vieux pays usé, une profonde tristesse, mais cette tristesse est apaisante. Ces forêts de châtaigniers où le regard s'en va librement sous le couvert des branches, ces prés qui disparaissent si mystérieusement dans les bois, ces villages de granit, ces landes, ces rochers, ces eaux partout répandues vous communiquent leur tristesse et vous enlèvent à la vôtre. Mais elles revinrent, les pensées maussades, quand je débarquai à la station où m'attendait ma voiture.

J'ai honte, Monsieur, de vous l'avouer. Dans cette pauvre gare de campagne, je me

souviens d'avoir épié l'effet que produisait ma maîtresse sur le chef de la station, sur un paysan qui était là, et jusque sur notre vieux cocher, qui se tenait debout devant ses bêtes, toujours gêné dans sa livrée et le chapeau à la main. C'est un trait de mon caractère, je me flatte de prendre toute mes résolutions sans me soucier de personne, et quand je les exécute, je suis sottement sensible à l'avis de tout le monde. Pour excuser ma hardiesse, j'aurais voulu présenter à la contrée une beauté éclatante. Dans ce plein air, Mariette me semblait sans éclat, déjà fanée. Mon imagination échauffée par quelques semaines de solitude l'avait niaisement embellie. Maintenant il me semblait qu'il n'y avait aucune

mesure entre ce qu'elle pouvait me donner et ce que je compromettais pour elle.

C'était le soir de la Saint-Jean. Des feux brillaient çà et là, dans la campagne. Le vent nous apportait l'odeur des pins et des genévriers dont on forme les bûchers. Les cloches, que le bedeau met en branle à l'heure où l'on allume les feux, se répondaient de village en village et donnaient à ce crépuscule quelque chose de funèbre. Le frisson qui court le soir au fond des vallées limousines passait sur nos épaules et nous rendait silencieux. Je n'éprouvais rien du plaisir que j'avais eu de mon premier retour. A peine ressentais-je le froid contentement d'avoir fait ce que j'avais résolu, et

je me demande aujourd'hui si déjà je ne le regrettais pas.

Les attentions qui se marquaient dans la manière dont j'avais arrangé son logis et le plaisir de se sentir chez elle ranimèrent un peu Mariette, sans dissiper son malaise. Après dîner, elle me demanda si je n'irais pas au Pradeau souhaiter le bonsoir à ma mère. J'y pensais à l'instant même, mais par un absurde besoin de prouver mon indépendance, sitôt qu'elle m'en eut parlé, j'abandonnai cette idée.

Nous allâmes nous asseoir sur un petit banc rustique, placé du côté de la maison qui regarde la vallée. Les grillons, les rossignols, les crapauds et les grenouilles faisaient un vacarme assourdissant. Un

lointain feu de Saint-Jean jetait encore quelques flammes et finit par s'éteindre tristement. Tous les deux nous ressentions vivement la fatigue du voyage et plus encore l'accablement de nos secrètes pensées. Nous regagnâmes la maison. Dès que Mariette y fut entrée, elle éclata en sanglots. Je passai cette première nuit à essuyer ses larmes et à la rassurer.

Et pourtant les jours qui suivirent cette pénible arrivée sont parmi les plus heureux que j'ai vécus avec Mariette.

Toute la campagne, à ses yeux, c'était un coin de l'Ile-de-France où elle avait passé sa jeunesse. Pour nous autres Limousins, ce n'est point là, Monsieur, la campagne. C'est trop civilisé, c'est trop riche. La campagne, c'est pour nous un pays pauvre et difficile, de tristes villages, de grandes étendues désertes propres à la chasse, des

étangs poissonneux et que hantent les oiseaux sauvages, de solitaires fumées dans les bois, des routes dures et délaissées, des prés mouillés remplis d'ajoncs et des rivières rougeâtres où quelque misérable moulin plonge sa roue édentée.

Mille souvenirs de mon enfance me revenaient à la pensée. Je vérifiais combien les choses auxquelles nous sommes secrètement attachés, mais dont l'habitude nous blase, retrouvent une nouvelle fraîcheur quand nous les faisons admirer à quelqu'un que nous aimons. Je redevenais gai, tendre, insouciant, et Mariette pouvait croire alors que ce contentement venait d'elle.

Dans ce pays solitaire, où se déployait en ce moment toute l'exubérance de l'été

elle pouvait s'imaginer en n'importe quel endroit du monde, loin de ma mère, loin du Pradeau dont on n'apercevait que la girouette au-dessus de nos bois. L'inquiétude, qui n'avait point abandonné son esprit, semblait apaisée dans l'ivresse où nous jettent invinciblement ces premiers contacts avec la nature. Son visage toujours si grave s'animait d'une gaîté passagère, à peine visible pour tout autre mais qui ne m'échappait pas, et qui la transformait à mes yeux. Son amour même avait pris quelque chose de plus véhément, comme une fougue qui lui semblait étrangère. Elle paraissait se reposer, se détendre, oublier, ne plus songer qu'à la minute présente.

Cependant elle ne goûtait de véritable

plaisir qu'à l'abri de tous les regards, entre les murs de notre logis ou bien dans le ravin profond que creuse la rivière au pied de notre Pradeau. Dès que nous étions en public, la gêne apparaissait aussitôt. Elle s'imaginait que sa présence à mes côtés risquait de me diminuer dans l'esprit de nos paysans — bien à tort en vérité, car la vie du maître est indifférente à nos gens et notre prestige sur eux ne se trouve jamais amoindri du fait de la conduite privée, parce qu'il tient à la possession. Si je lui demandais de visiter avec moi quelqu'une de nos métairies, elle trouvait toujours un prétexte pour ne pas m'accompagner. Sa crainte de rencontrer ma mère l'empêchait de sortir seule à cent mètres hors

de chez elle. Elle se faisait humble, petite ; on aurait dit qu'elle voulait s'effacer et disparaître.

Chaque soir nous entendions, sitôt que la nuit était tombée, un bruit régulier, monotone, qui paraissait venir de l'une de nos métairies. Ce bruit intriguait Mariette. Je fis mine de n'en pas savoir la cause. Nous partîmes à la découverte et nous gagnâmes la métairie par une de ces belles nuits où le son le plus léger semble se graver dans le ciel.

Tous nos métayers s'affairaient à broyer le chanvre encore tiède. C'est là un spectacle charmant qui même chez nous devient rare. Les uns sortent les tiges du four ; les autres les mâchent avec des couteaux de bois (c'était cela que nous

avions entendu) ; d'autres passent, pour les carder, les tiges déjà broyées sur un peigne de fer et les font tourner sur leurs têtes comme de longues chevelures de fées.

Mariette voulut s'essayer à cette jolie besogne. Je m'y amusai à mon tour. Cette soirée est restée dans ma mémoire comme un des moments heureux que j'ai connus en ce temps-là. Je ne m'en souviens pas sans plaisir.

Au bruit du scandale que je causais, ma tante était accourue. Je vis entrer son équipage; je l'aperçus elle-même, tumultueuse et empanachée (la comtesse d'Escarbagnas est un type de chez nous). Rien ne m'eût été plus agréable que de l'aborder d'un air calme, de la défier, de lui ré-

pondre avec une froideur insolente. Mais cette femme, en qui je haïssais tout, ne laissait pas de m'en imposer. Je m'abstins de paraître devant elle. Ma mère dut supporter seule l'assaut de sa morale outragée.

Les fenêtres du salon où elles causaient étaient ouvertes ; le bruit de leurs paroles arrivait jusqu'à moi. Ma tante reprochait à ma mère de compromettre par sa faiblesse la dignité de notre famille et d'avoir manqué à l'honneur en agissant comme elle avait fait. Bien qu'elle fût de quelques années plus jeune, elle montrait envers sa sœur un ton de supériorité qui m'exaspérait toujours, et celle-ci pourtant si rétive acceptait de sa cadette ces façons protectrices et tranchantes auxquelles inclinent si aisément, sous l'effet de

la fortune, les natures un peu grossières.

Cette fois ma mère se cabra. Il lui paraissait monstrueux qu'on prétendît la faire réfléchir à des choses sur lesquelles, depuis des mois, son esprit travaillait nuit et jour, et qu'on opposât à sa conduite, dictée par la nécessité et sans doute aussi la prudence, une attitude intransigeante qui ne résolvait rien. Elle expliqua ses raisons : la pénurie du domaine, mon obstination à ne pas revenir au Pradeau sans cette femme, sa confiance de m'en délivrer, aujourd'hui qu'elle m'avait sous la main. Ma tante ne voulut voir là qu'une nouvelle preuve de la coupable indulgence que ma mère avait toujours témoignée à mon endroit. Les deux femmes se sépa-

rèrent presque brouillées, et le résultat de cette visite fut que le sentiment d'être enveloppée dans la réprobation qui m'atteignait rapprocha de moi ma mère et adoucit un peu son aigreur.

L'automne — excusez-moi, Monsieur, de suivre cette histoire comme on suit un calendrier, mais les saisons règlent tout dans notre vie rustique — l'automne était arrivé. Les chênes restaient verts encore, mais les châtaigniers roussis commençaient de perdre leurs feuilles. De la maison de Mariette, on apercevait déjà, entre leurs branches dépouillées, la façade austère du Pradeau, et nous commencions d'entendre çà et là, autour de nous, ces

appels de cor si gais, si entraînants à la chasse, si tristes, si mélancoliques quand ils ne sont que la distraction solitaire de quelque hobereau qui s'ennuie. C'est pourtant la vraie musique de cette saison et de ces bois, elle accompagne si bien le cri angoissant des bergères qui rassemblent leurs moutons, elle seule peut pénétrer tous les plis et les replis de cette campagne romantique, elle en réveille les mille échos qui l'attendent, qui se répondent avec des retards émouvants, des voix frémissantes et perdues.

Ces premiers jours de l'automne, ils sont en Limousin les plus beaux de l'année. Le ciel déjà tourmenté forme une harmonie parfaite avec notre granit et nos bois, mais cet accord ne dure guère.

Bientôt la bise aigre souffle, le vent d'ouest nous couvre bien vite de ses nuées qui se répandent en brumes ou crèvent en pluies torrentielles. Nos chemins, nos prés, nos landes deviennent un vaste marécage, et de novembre à février ce n'est plus qu'un long gémissement.

Pour nous autres hobereaux, c'est le beau moment de l'année. Rien ne nous retient sur nos terres, tout nous ennuie dans nos demeures. On selle son cheval et l'on part sur les routes de granit qui brillent au soleil mouillé. En route, Monsieur! Les chiens aboient, une fanfare retentit, le cheval prend de lui-même le trot, les bois ont la couleur du gibier...

Sur cette frontière indécise où le

Limousin se fait moins âpre et le Périgord plus sauvage, on a toujours vu foisonner une petite noblesse terrienne, gourmande, besogneuse et faraude. Quand elle donne sa fleur, elle produit les Mortemart, les Noailles ou les Saint-Chamans ; quand elle demeure à l'état fruste, elle continue les Pourceaugnac. Partout vous voyez en passant, derrière nos arbres, sur nos coteaux, une grosse ferme à pigeonnier, une maison flanquée de tourelles. Beaucoup de ces vieilles bâtisses ne servent plus que de greniers ou de granges, quand elles ne sont pas un perchoir pour tous les oiseaux de nuit. Tourmentés d'un désir de fortune, les maîtres ont fait comme les métayers : ils sont partis eux aussi pour la ville, où

volontiers ils acceptent ces professions ambulantes — agents de compagnies d'assurances, représentants de maisons d'automobiles — qui tiennent de la chasse et du jeu et qui les font vivre au café. Ceux qui restent, ceux qui s'attardent entre nos haies plantées de chênes donnent leur marque à ces campagnes, ils en font un pays à part, archaïque et romanesque. Presque tous, ils mènent entre eux une existence de bohème campagnarde. Quand ils ont vendu leur bétail, leur récolte ou leur bois, ils s'en vont faire la fête à Périgueux ou à Limoges, le temps que dure leur argent; après quoi ils rentrent chez eux, où ils vivent toute l'année de légumes et de volailles, voire de chasse en la saison.

C'est là notre vrai hobereau. Ni l'ambition ni la gêne ne parviennent à l'arracher à ces arpents de terre où il est un personnage. Si quelqu'un de ses amis plus hardi lui raconte sa réussite dans quelque contrée lointaine, à Toulouse ou à Bordeaux, il écoute, rêve un moment; il compare son humble destin à cette large vie qu'on lui vante; il s'exalte, célèbre à l'envi cette existence de cocagne, que son penchant naturel à l'exagération embellit. Vous croiriez que lui aussi va partir. Mais non, il reste dans son pigeonnier, malcontent et satisfait tout ensemble de sa médiocrité, et s'attarde à songer parfois, dans quelque chemin creux qui mène à sa gentilhommière ou bien en face d'un beau tour-

nant de la Vienne ou de la Dordogne, à une vie chimérique dans un pays fortuné.

Avec le jeu, la chasse est son plus grand plaisir.

Ce sont des réunions comiques et d'un pittoresque suranné, ces parties de chasse qu'on voit chez nous. On s'est donné le rendez-vous dans quelque cour de métairie ou bien dans la clairière d'un bois. Chacun tient à faire figure et se pare d'une livrée tapageuse. Les habits bleus, verts et rouges, à parements et ganses diverses, et la bombe de velours habillent ces hobereaux qu'on s'étonne de retrouver quelquefois sous le frac du croupier ou l'uniforme d'un employé du métropolitain. Tout cela piaffe et s'agite à la pointe

du jour, sous la brume d'automne, dans la bise qui fait frissonner avec un bruit aigre les feuilles obstinées de nos chênes qui ne tombent qu'au printemps. Qu'attendent-ils pour laisser courre? Souvent. le plus pauvre d'entre eux. Mais en cette noble matière la fortune n'a rien à voir. Qui connaît la chasse est roi, et les autres le suivent. Soudain, on entend d'une vallée monter une fanfare. C'est Lui! Il arrive de loin. Son retard même est calculé. On lui répond par d'autres fanfares. Le bruit de sa trompe se rapproche, elle éclate brusquement tout près, mais on ne distingue pas encore le cavalier dans la brume... Il surgit comme un Don Quichotte, monté sur quelque vieux pur sang usé jusqu'à

la corde. Son habit sans couleur, éraillé par les ronces, ne porte le bouton de personne. A cinq mètres, suit son domestique, vêtu d'une livrée chocolat, des galons d'or retenus par des épingles, la carabine à la selle. Derrière, vient un chien, un seul. On se salue. Messieurs, en chasse !

Ces assemblées de propriétaires campagnards que je méprisais à Paris, ces bavardages, ces repas interminables, ces parties de cartes que l'on va chercher à des lieues de sa maison, ce sont là de minces plaisirs auxquels la solitude et la distance donnent un prix insoupçonné. J'étais sans cesse par monts et par vaux, on me voyait sur toutes les routes, parfois même il m'arrivait de ne pas rentrer la nuit.

Je retrouvai des gens de mon âge qui n'avaient jamais quitté le pays, ou qui, s'ils en étaient sortis un moment, y étaient bientôt revenus, soit qu'en dehors de leur petit monde rien ne pût les intéresser, soit que le défaut de fortune les empêchât de mener ailleurs cette existence de loisirs hors de laquelle ils ne sauraient vivre. D'autres étaient presque des vieillards, mais le fait d'avoir vu le jour sous un toit en poivrière et la nécessité d'être nombreux pour se distraire créaient entre nous tous une égalité parfaite qui confondait tous les âges. Ceux qui avaient une femme au logis n'étaient pas les moins prompts à la fête, car c'est chez nous une maxime qu'à trois lieues du toit conjugal on est garçon, et d'autres, plus faciles encore, disaient

qu'ils redevenaient libres dès qu'il avaient passé un ruisseau.

Dans l'excitation de la bonne chère et le besoin de divertissement qui succède à des semaines d'ennui, nous retrouvions ensemble une gaîté puissante et tapageuse dont je voudrais vous donner une idée. Tout cela, hélas, est lointain; tout cela est en moi comme ces airs de chanson que l'on a dans l'oreille et qu'on ne pourrait chanter. Ces histoires n'ont le plus souvent pour elles que l'accent, l'entrain du moment, une fantaisie fugitive qu'on y chercherait en vain dès que le rire est tombé. En voici une cependant qui conserve dans mon souvenir une fraîcheur matinale.

Il s'agissait d'étonner la femme qu'un

de nos amis venait d'épouser en Touraine. Cette nouvelle venue ne cessait de nous vanter les grandes battues de son pays. Nous résolûmes de lui montrer ce que nous savions faire et de lui offrir le spectacle imprévu d'une chasse à courre sans qu'elle eût à sortir du lit.

Donc un matin, au petit jour, nous nous trouvions réunis, une quinzaine de cavaliers et nos chiens. Pendant la nuit, nous avions promené la peau d'un renard dans la lande, dans la cour, sur le perron, à travers le grand vestibule qui perce de part en part la maison de notre ami, enfin dans le jardin potager, et de nouveau dans la lande où nous devions disparaître.

Au matin, nous lâchons les chiens. Ils

prennent aussitôt la voie, et nous voici derrière eux toutes nos fanfares sonnant. La meute pénètre dans la cour, s'élance dans le vestibule ; nos chevaux suivent, montent les marches, traversent eux aussi le corridor, et je vous laisse à penser la musique que cela faisait dans la maison! La jeune mariée à sa fenêtre nous vit sortir de chez elle et mener derrière nos chiens cette chasse extravagante. Ce fut miracle que personne ne se rompît le cou en sautant les terrasses du jardin, mais nos chevaux toujours piqués par les ajoncs de nos brandes avaient les jarrets solides.

Mon Dieu! que ce temps est loin! Comme cette haute lande me semble triste aujourd'hui! Le château, bâti par

Brantôme sur le modèle de celui de lady Richmond qu'il aimait, dresse toujours au-dessus d'un jardin campagnard ses murs à un étage et son haut toit rouillé. J'y monte quelquefois, j'entre dans le fameux vestibule, j'y trouve, si l'on est en été, deux vieilles dames qui travaillent dans cet endroit toujours frais. L'une d'elles est la jeune épousée que nos chiens et nos fanfares avaient un matin réveillée. Notre ami est mort, elle est veuve. Une parente est venue partager sa solitude. Et ces deux vieilles femmes, sur cette haute lande perdue, font de la tapisserie et brodent des ornements d'église, au-dessus même de la crypte où est enterré Brantôme.

Ce qu'étaient pour ma maîtresse ces longues heures d'abandon, au fond de cette campagne déserte, dans cette maison que les plus grands feux n'arrivaient pas à réchauffer, et ces nuits plus longues encore, vous l'imaginez sans peine. Pourtant elle ne m'adressait pas de reproches, autant par fierté que pour ne pas empirer par des plaintes inutiles une situation déjà difficilement supportable. Elle jugeait qu'en l'amenant

avec moi, je lui avais donné un si grand témoignage de tendresse qu'il lui enlevait jusqu'au droit de récriminer, quelque raison qu'elle parût en avoir. Mais je la sentais tourmentée, l'esprit agité de mille pensées, de projets, de résolutions prises dans la solitude, et qu'elle n'osait plus me confier dès que nous étions en présence. De terribles silences s'établissaient entre nous. Je ne pouvais rien lui raconter de ma vie ni de mes plaisirs : elle n'en comprenait pas l'intérêt, ou même elle en était blessée. Dans ces divertissements qui m'éloignaient toujours plus d'elle, elle me sentait devenir plus grossier, et je n'étais pas assez sûr de ne point le devenir en effet pour ne pas m'en irriter. Je la comparais aux femmes que je venais

de rencontrer dans les gentilhommières voisines, et j'avais beau constater le plus souvent que cette comparaison tournait à son avantage, par la simplicité qui était dans sa nature et que la monotonie de nos vies faisait encore ressortir elle finissait par m'apparaître dépourvue de tout agrément. Il y avait des idées, des sentiments, des préjugés qui m'étaient communs avec cette société rustique où je vivais maintenant, et bien que je les estimasse à leur valeur, j'étais intimement choqué de ne pas les retrouver chez Mariette. Je lui en voulais de m'avoir suivi, comme si ce n'était pas moi qui l'y avais contrainte ; j'oubliais ses résistances passées pour ne plus considérer que notre situation d'aujourd'hui ; j'étais

satisfait qu'elle ne me fît pas de scène et blessé en même temps de sa résignation comme d'un manque de caractère. Vous l'avouerai-je, Monsieur ? je lui reprochais en secret de ne pas prendre sur elle d'en finir avec une situation que je mettais un point d'honneur à ne pas rompre moi-même. Il m'eût semblé tout naturel qu'elle me dît « je pars » et que je ne fisse rien pour la retenir.

Ces pensées venaient surtout m'assaillir lorsqu'abandonnant mes amis je revenais au Pradeau. La campagne si triste en hiver avec ses prés sous la neige, ses bois noirs et silencieux n'était pas faite pour égayer ces retours. La division des terres, la diversité des cultures qui distraient le voyageur sur la route, tout

s'efface et disparaît. Un silence désolé semble se lever des choses et puis retomber sur elles. Le soir ajoute encore à cette désolation. Par ces fins de novembre, les pies criardes luttent contre le vent pour gagner leur juchoirs nocturnes; des colonnes profondes et serrées d'étourneaux, qui émigrent vers d'autres climats, passent pendant des heures avec un bruissement d'ailes étouffé; à peine le soleil est-il tombé que le pays tout entier s'enveloppe d'une ombre qui devient vite la nuit. Je m'admirais et me plaignais à la fois d'être par les chemins à cette heure, tandis que mes amis continuaient de bavarder, de jouer, de boire ensemble. Et j'étais alors obligé de faire appel à toute ma vanité pour me convain-

cre que mon embarras et mes scrupules à ne pas me défaire de ma maîtresse étaient la preuve de la générosité de mon cœur. Je formais des plans habiles, j'imaginais des entretiens par lesquels je la conduisais doucement à l'idée de nous séparer. Mais jamais je n'ai pu prendre un parti autrement que dans la violence et par un mouvement passionné. Un froid débat, un entretien paisible, une causerie de notaire me révolte et m'humilie. Cette rupture avec Mariette que j'étais prêt à accomplir dans une minute d'emportement, je ne pouvais m'y résoudre à la suite d'une explication glacée.

Un soir que je rentrais chez elle

après deux jours de randonnée, je fus frappé de la tristesse répandue sur son visage. J'en ressentis une irritation d'autant plus vive que pour revenir auprès d'elle j'avais suspendu un plaisir. Je ne lui cachai pas mon dépit ; je le fis même paraître avec une brutalité qui ne m'était pas habituelle, jusqu'à lui laisser comprendre que, si la campagne l'ennuyait, je ne me reconnaissais pas le droit de l'y retenir contre son gré.

La pauvre fille ne se contint plus.

— Ah ! je vois bien, s'écria-t-elle, que tu t'entendais avec ta mère et qu'en revenant ici tu espérais ne plus m'y trouver.

Je la forçai de s'expliquer. Elle le fit avec des larmes. Ma mère, profitant de

mon absence, lui avait fait offrir, par l'intermédiaire de ma nourrice, une assez forte somme d'argent si elle acceptait de s'éloigner. Elle voulait partir sur-le-champ, abandonner un pays où tout le monde lui était hostile, où elle voyait qu'elle était pour moi plus une charge qu'un plaisir. Je la calmai avec des paroles; je la priai d'oublier les duretés que je venais de lui dire, et que je me sentais prêt pourtant à lui redire à la première occasion. Je jurai que le lendemain j'enlèverais à ma mère toute envie de recommencer une tentative de cette sorte. Elle me supplia de n'en rien faire. Je protestai de plus belle et montrai une indignation qui venait moins de son chagrin que de mon amour-propre blessé.

Le lendemain je gardai sur cette affaire le silence, par dégoût de renouveler une discussion pénible et de compromettre mon repos.

Il y a déjà longtemps, Monsieur, que j'aurais dû vous parler de ma nourrice. Dans ce petit drame obscur — tout comme dans un chant d'Homère ou une tragédie antique — elle joue son rôle de confidente.

Elle tenait dans notre Pradeau la même place que Léonard avait autrefois sur nos terres. Tout le monde, jusqu'à la guenon qui vivait dans la cuisine attachée à un chenet, l'entourait d'un respect moqueur,

car l'excellente vieille associait à une expérience de plus de soixante années une ingénuité sans bornes. Sa cervelle était un étonnant répertoire de toutes les imaginations paysannes, et, comme on dit chez nous des vieilles gens, si la campagne avait parlé, elle aurait parlé comme elle. Jamais elle ne m'a rien dit qui ne m'ait fait rêver un moment ou qui n'ait éveillé chez moi une enfantine gaîté. C'était un monde, un petit monde clos où chaque chose était bien à sa place. Culture, civilisation, noblesse, ma nourrice qui ne savait pas lire m'a plus éclairé sur le sens de ces grands mots confus que tous les livres du monde. Elle était parfaitement cultivée, d'une haute civilisation, d'une parfaite noblesse, si

l'on entend par là une expression humaine de toutes les vertus d'une terre. Il me semble qu'en moi mille choses, mille façons de sentir et de penser sont liées par des fils invisibles à ce vieux souvenir, à cette vieille fée, comme je m'amusais à l'appeler parfois. Que me reste-t-il aujourd'hui de tout ce beau trésor d'ignorance et de poésie? Ce que j'en retiens clairement n'emplirait pas la main.

Est-il besoin de vous dire qu'elle avait pris violemment le parti de ma mère contre l'intruse que je leur avais amenée? Mais elle était de ces vieux serviteurs qui, pour sembler partager tous les préjugés de leurs maîtres, ne cessent au fond de demeurer tels que la nature les a

faits. Jamais une idée morale n'avait résisté chez ma nourrice au plus simple mouvement du cœur. Le refus de ma maîtresse d'accepter l'argent que ma mère lui avait fait offrir par elle l'avait d'un coup retournée. Sa bonté, son humeur bavarde, et l'irrésistible penchant qui l'entraînait à des sentiments tendres pour quiconque pouvait m'aimer l'eurent bientôt jetée vers Mariette avec autant d'impétuosité qu'elle l'avait d'abord détestée; elle la visitait en secret, lui rendait les menus services qu'on peut se rendre à la campagne, et dans ce vieux cœur simple s'accordaient tout ensemble son respect de ma mère et son affection pour ma maîtresse, son désir de me voir considéré, richement établi, et la satisfaction de me

sentir aimé par une femme qui cependant s'opposait à tout cela.

Je voyais maintenant, au moment des lessives, le linge à peine sec arriver chez Mariette, et ce linge mystérieusement réparé retourner prendre sa place dans les armoires du Pradeau. Je vis même un jour apparaître une vieille robe de soie noire que j'ai connue de tout temps à ma mère, et qu'elle faisait refaire tous les quatre ou cinq ans, moins pour la remettre à la mode que pour en changer les plis et en égaliser l'usure.

Pourquoi, dès que j'en eus connaissance, ce commerce familier me remplit-il d'une contrariété dont je m'étonnai moi-même? Ma nourrice n'avait jamais été une domestique à mes yeux; dans cette affreuse

solitude où j'abandonnais ma maîtresse, j'aurais dû me réjouir de cette amitié naïve, et j'en étais irrité.

C'est que derrière cette innocente j'avais pressenti ma mère.

Vous jugez, Monsieur, de ma surprise quand, revenant un jour au Pradeau plus tôt que je n'y étais attendu, j'aperçus Mariette installée dans la lingerie de ma mère aux côtés de ma nourrice. Mon sang, comme on dit, ne fit qu'un tour. Je ne sais ce qui me retint de monter chercher Mariette, de la prendre par le bras, de la ramener chez elle. En même temps j'avais envie de rejoindre ma mère au salon, où je pensais la trouver, pour la prier de m'expliquer cette présence inso-

lite. Mais je sentais le ridicule de la situation où j'étais, et que par un renversement imprévu ce fut moi qui dût lui demander pourquoi elle recevait ma maîtresse.

La porte de la grange était ouverte, je m'y jetai afin de n'être pas vu. De là, j'observai tout à mon aise les deux femmes qui travaillaient à la fenêtre, dont les rideaux étaient levés pour laisser entrer le jour.

Le calme de ce tableau familier m'irritait comme un défi. Je me sentais joué, humilié, plein de rancune contre Mariette et contre ma mère à la fois. Si ma maîtresse était ici, c'est que ma mère l'avait voulu. Cela, je ne pouvais en douter. Elle connaissait ma vanité, elle savait qu'aucun

sentiment ne résistait jamais chez moi à l'amour-propre blessé, et que le moyen le plus sûr de me détacher de ma maîtresse, c'était de l'humilier sous mes yeux. Mais par quel oubli d'elle-même Mariette avait-elle donné dans un piège aussi grossier? Une voix profonde me criait qu'elle n'avait pu obéir à quelque sentiment vil; j'entrevoyais, je devinais des raisons à sa conduite. Mais sous l'effet de la colère je ne voulais y reconnaître qu'un effort pour échapper à l'ennui, un instinct de servilité qui me soulevait contre elle d'un insurmontable dégoût.

Il pouvait être cinq heures du soir. C'est presque la nuit en hiver. Je n'apercevais déjà plus qu'indistinctement les deux femmes. On leur apporta une lampe,

elles se retirèrent de la fenêtre. Je pensai que Mariette allait sortir, et quittant aussitôt la grange, j'allai me poster, pour l'attendre, dans l'allée du petit bois qui conduit chez Léonard.

Je m'y revois encore, j'étais comme à l'affût, guettant son arrivée. Je l'entendis venir. Lorsqu'elle fut à ma hauteur, je lui barrai le chemin ; et brutalement, sans préambule, je lui demandai d'où elle venait et ce qu'elle faisait chez ma mère.

Un homme qui hausse la voix entre les quatre murs d'une chambre, c'est déjà bien ridicule, mais dans le silence de ce bois c'était tout à fait misérable.

— Je te répondrai, mon ami, quand tu seras en état de m'entendre, dit-elle d'une voix altérée.

Ces mots portèrent à son comble l'irritation où j'étais. Je l'accablai de paroles méprisantes ; je lui témoignai tout mon dégoût qu'elle pût trouver quelque plaisir à travailler chez ma mère comme une ouvrière à la journée. Je l'avais saisie par le bras, je l'entraînais avec violence dans le sentier défoncé par les pluies et les ornières des charrettes. Où était le temps où je cherchais la mousse pour qu'elle y posât ses pas ?

Nous étions sortis du bois. Ce flot tumultueux de paroles avait refroidi ma colère. J'attendais maintenant d'elle un mot d'explication ou d'excuse. Elle s'obstina dans son silence, et je compris à son attitude qu'elle ne parlerait pas.

Nous franchîmes sans plus rien dire

l'espace qui nous séparait de la maison. Sur le seuil je m'arrêtai. Elle s'arrêta comme moi. J'attendis un moment encore. Quoi ? je ne le savais trop moi-même. Et me détournant soudain :

— Et puis, adieu, lui dis-je.

Et je repris le chemin du Pradeau.

Je n'avais pas fait vingt pas que je m'arrêtai de nouveau. La maison de Léonard se détachait en plus sombre sur le bleu foncé du ciel. Je la considérai quelque temps. C'était triste, abandonné, perdu ! J'eus envie de revenir chez Mariette, de la prendre dans mes bras, de lui dire : « Oublie... pardonne... » Par malheur, à ce moment, j'aperçus une lumière dans sa chambre ; le charme fut

rompu, l'irritation me reprit. J'ajournai de m'expliquer avec elle.

Ce soir-là, j'échangeai avec ma mère les propos accoutumés. J'étais surpris de n'éprouver contre elle aucun mouvement de colère, mais plutôt de la déférence et presque de l'admiration. Je lisais si clair dans ses pensées! Elle avait trop longtemps souffert d'être sans prise sur cette femme qui demeurait à sa porte, pour ne pas saisir l'occasion qui s'offrait d'agir sur elle. Avec une rouerie qu'il n'est pas rare de rencontrer dans notre monde resté si profondément paysan, elle avait encouragé ma maîtresse dans la voie où son instinct l'engageait; l'intérêt qu'elle voyait au résultat lui faisait surmonter ses

répugnances profondes, et renouvelant à sa manière le geste de mon aïeule, elle recevait sous son toit cette étrangère exécrée, comme autrefois ma grand-mère entourait de son bras nu le cou d'un rustre insolent.

Lorsque le repas eut pris fin, nous fîmes selon notre habitude quelques pas dans le salon, puis j'approchai de son fauteuil la table de jeu et les cartes, je restai encore un instant inoccupé, distrait, enfin je me retirai après l'avoir embrassée, sans qu'elle me dît une parole ni qu'elle levât les yeux sur moi.

Comme chaque soir, je pris le chemin qui conduisait chez Léonard. Au lieu de le suivre jusqu'au bout, je tournai délibérément dans le premier sentier qui s'offrit.

Était-ce l'absurde désir de donner à Mariette une leçon ? Était-ce au contraire la gêne de reparaître devant elle, après lui avoir prêté des sentiments si grossiers ? ou la peur d'une explication survenant à l'instant le plus défavorable ? Je ne pensai à rien de tout cela. J'étais affranchi de tout lien, détaché de toutes choses et de moi-même, uniquement sensible au bonheur de respirer librement. La nuit était claire et froide ; aucun vent ne la troublait. Ni amertume ni rancune ne venaient gâter le plaisir que j'avais en ce moment à marcher sur la terre durcie, à faire voler en éclats, sous les clous de mes souliers, les petits miroirs de glace qui brillaient dans les ornières.

J'aurais ainsi marché jusqu'au jour, si

l'humidité de la vallée où j'étais descendu ne m'avait tout à coup transi. Je revins au Pradeau sans rencontrer personne ; je montai dans ma chambre, qui était toujours faite comme si je devais y passer toutes les nuits ; je me couchai et m'endormis aussitôt.

A mon réveil, ma décision était prise. J'étais à l'une de ces minutes où l'on voit clair dans sa vie; je me sentais tout le calme nécessaire pour mettre fin sans violence à une situation désormais intolérable, et faire comprendre à Mariette qu'il fallait nous séparer.

En chemin, des journaliers m'arrêtèrent : il était plus de dix heures quand j'arrivai chez ma maîtresse.

La métayère, qui me guettait sur la

porte, m'annonça qu'elle était sortie de grand matin, et d'après les indications que me donna cette femme, le soupçon me vint aussitôt qu'elle avait pris le parti de me quitter.

Une lettre à mon adresse, sur un meuble de la chambre, dissipa mes derniers doutes :

« Je pars, je n'y puis tenir. Quelle cruauté! quelle injustice! Et tout à l'heure ces mots tranchants pour me signifier mon renvoi... »

Je n'en lus pas davantage. Je suis, Monsieur, de ces hommes qui ne peuvent supporter que les événements arrivent en dehors de leur volonté, même s'ils s'accordent à leurs désirs. Que Mariette partit d'elle-même, cela me parut une injure, un

défi, un mépris de tous mes droits. Je fis atteler sur-le-champ, et je me lançai à sa poursuite dans les sentiments d'un chasseur derrière une bête blessée.

On était en plein mois de février, il faisait un froid glacial ; j'avais peine à tenir les guides, tant mes doigts étaient engourdis. Des sentiments de tendresse luttaient avec ma colère ; je ne savais si j'aimais ou si je haïssais ma maîtresse. Pourtant à l'imaginer seule, à pied, dans cette campagne glacée, j'étais pris de pitié pour elle, et mes yeux la cherchaient déjà avec avidité sur la route.

Je l'aperçus de loin comme un point noir, au milieu d'une montée, entre les bois dépouillés. Au bruit de ma voiture, elle se retourna plusieurs fois, tout en

continuant son chemin, puis je la vis qui s'arrêtait.

Je ne tardai pas à la rejoindre, et dès que j'eus calmé mon cheval tout excité par la course et l'air froid, je sautai à terre pour la prendre. Elle reculait devant moi et me suppliait avec des larmes de ne pas la retenir. Mon cheval dansait sur la chaussée et me donnait de l'inquiétude. Je ne pensais plus qu'à ma bête qui pouvait nous planter là. Je saisis Mariette à bras-le-corps et la jetai dans ma voiture.

Nous refîmes au grand trot, et sans nous dire une parole, les trois lieues qu'elle venait de faire à pied. Je conduisais d'une main et la soutenais de l'autre, car elle était si brisée par la fatigue qu'elle serait tombée, je crois bien, au

moindre cahot de la route. Je dus la monter dans sa chambre et la porter sur son lit. Elle était brûlante et glacée. Tout de suite elle commença de m'adresser des propos incohérents. Tantôt elle réclamait ma nourrice, tantôt elle appelait ma mère; elle prenait mes mains, me remerciait, m'attirait avec tendresse, et puis elle me repoussait et m'adjurait de m'en aller.

La crise dura jusqu'au soir. Ce fut seulement quand je la vis assoupie, que je songeai à lire la lettre qu'elle m'avait laissée le matin:

« Je pars, je n'y puis tenir. Quelle cruauté! quelle injustice! Et tout à l'heure ces mots tranchants pour me signifier mon renvoi! Je pesais donc tellement

dans ta vie! J'essayais pourtant, mon ami, de ne pas être trop lourde! J'espérais l'être moins encore. Mais non, tu ne l'as pas voulu. Adieu, oublie-moi. Mon souvenir te gênerait plus que ma présence. »

C'étaient les premiers cris de son âme blessée. Elle avait repris ensuite d'une écriture plus tranquille :

« Depuis des mois je voyais bien que nous ne pouvions continuer plus longtemps de vivre ensemble. Je voulais fuir, m'en aller. Pardonne-moi si je n'ai pu m'y résoudre : je n'en ai pas eu le courage. Paris m'effraie, m'épouvante. Que vais-je devenir dans ce désert? Ne plus entendre ton nom, ne plus le prononcer moi-même, ne plus prendre part à tes soucis, que dis-je? ne plus en être

la cause, devenir pour toi une étrangère, moins encore, un souvenir importun ! Oui, je suis allée chez ta mère, et de mon propre mouvement. Je voulais qu'elle apprît à me connaître ; et quand elle aurait vu qui j'étais, alors je lui aurais promis de cesser d'être ta maîtresse, pourvu qu'elle m'acceptât chez elle comme la dernière de ses servantes. Ainsi tu redevenais libre et je ne te quittais pas tout à fait. Le temps aurait fait son œuvre. Peut-être me serais-je bientôt lassée de cette vie que je m'imposais, et alors je serais partie; peut-être aussi, mon ami, j'y aurais trouvé le repos. Je n'attendais qu'une occasion favorable pour me jeter à ses pieds, lui demander pardon, me remettre entre ses mains. Tu ne m'en as

pas laissé le temps. Et cependant le premier pas, le plus pénible était fait. Ta mère n'ignorait plus mes projets. Elle les savait par ta nourrice. Sans cela aurait-elle souffert que je sois venue chez elle ? Elle m'attirait, me disais-tu, pour m'humilier à tes yeux et te dégoûter de moi. C'est possible, mais est-ce ma faute si tu es tombé dans son piège ? Elle ne m'avait pas repoussée, et c'est toi qui me repousses. Encore si je pouvais me dire que c'est un reste d'amour qui a causé ta colère ! Mais pourquoi m'illusionner ? Dans les reproches que tu m'as faits tout à l'heure, pas un mot ne venait du cœur. C'était ton orgueil froissé, ton amour-propre seul qui parlait. Autrement ne serais-tu pas ici ? Me laisserais-tu seule

cette nuit dans une maison déserte? Deux fois j'ai cru entendre ton pas et la porte se refermer derrière toi. Mon cœur a cessé de battre. Il est maintenant minuit passé, et tu ne reviendras plus. »

Je lisais, je relisais cette lettre.

Ces pauvres aveux de Mariette, que j'avais secrètement pressentis, me donnaient un trop vilain rôle pour s'imposer aisément à mon esprit. Fallait-il voir dans sa conduite un penchant à la servitude et m'excuser là-dessus de l'avoir abandonnée? J'essayais encore de le croire; je me répétais complaisamment cette pensée que j'avais lue quelque part : « Le pire de la servitude, c'est qu'elle arrive à se faire aimer » ; je me disais que la véritable

générosité eût été de me quitter, que son prétendu sacrifice n'était, à tout prendre, que de l'égoïsme déguisé et que j'en étais la victime. Et puis je me souvenais aussitôt de toute notre vie passée; je me refusais à trouver dans son renoncement un prétexte à me séparer d'elle, et dans l'abaissement où son amour prétendait la réduire, je ne voyais plus que la preuve d'un attachement inouï.

J'étais au chevet de son lit. Ses mains toujours brûlantes n'avaient pas quitté les miennes. Quand elle sortit de sa torpeur, elle eut en me voyant près d'elle un triste et confiant sourire dont l'expression me fit mal. Je lui demandai pardon, je lui répétai vingt fois que je n'avais cessé de l'aimer. Elle pleurait,

parlait tour à tour. Ses paroles fiévreuses et tendres dissipaient mes derniers doutes. Comment penser encore à de la servilité, là où ne paraissait que l'amour le plus désintéressé, le plus complet sacrifice?

Après s'être contenue si longtemps, elle prenait un âpre plaisir à se déchirer elle-même. Je lui disais des paroles banales, et qui par leur douceur devaient apaiser sa fièvre; je lui faisais de tendres reproches; ma main caressait ses cheveux, mais en dépit de moi-même je ressentais un vague effroi de ce renoncement exalté et de ce qui pourrait en sortir. J'avais cru rompre mes liens et j'en sentais de nouveaux et de plus forts qui venaient m'enserrer; je trouvais devant moi un autre être, une autre femme, envers qui

s'imposaient des devoirs plus étroits, et qui me tenait dans une dépendance plus lourde ; je répugnais à me montrer moins noble, moins généreux qu'elle ; je me jurai à cet instant de lui payer en attentions, en amitié, en estime, ce que je me sentais aujourd'hui incapable de lui donner en amour.

A la suite de cette pénible scène, nous connûmes quelques semaines d'une intimité mélancolique. Les tièdes, les pluvieux jours de mars nous retenaient au logis. Dans cette âpre saison la campagne est impraticable ; partout les ruisseaux débordent, les prés sont couverts par l'eau, les champs impossibles à remuer. Le paysan lui-même renonce à travailler dans sa terre ; il va et vient, les bras ballants, de sa maison à sa grange, con-

sidère les bœufs qui ruminent, leur donne une fourchée de regain, puis il se plante sous la porte et regarde tomber l'averse. C'est le temps où l'on tue le cochon et où l'on célèbre les noces. Tour à tour, dans l'air mouillé, montent les cris de la bête qu'on égorge ou l'aigre ritournelle de la chabrette et du violon qui mène les fiancés sur la route... Nous aussi, Mariette et moi, nous regardions tomber la pluie. Sitôt que nous apercevions une éclaircie dans le ciel, nous jetions un manteau sur nos épaules et nous allions par les chemins, heureux d'accrocher notre pensée à tout ce qui pouvait la distraire, un vol d'alouette qui s'enlevait et palpitait dans l'air, les blés qui pointaient dans les sillons, un

paysan qui semait les avoines de printemps. Je me montrais plus prévenant, plus attentif avec elle que je n'avais jamais été — cela, Monsieur, sans trop d'effort, comme l'on remplit une tâche que l'on s'est imposée et que l'on est reconnaissant à soi-même d'accomplir — mais je voyais disparaître en moi jusqu'à ce reste de sensualité, qui m'avait rattaché à elle quand tous les autres liens semblaient rompus ; et chez Mariette elle-même, je ne retrouvais plus ces élans de tendresse, cette recherche ardente du plaisir qui, contrastant tout à coup avec la froideur et la timidité qu'elle apportait dans l'ordinaire de la vie, avaient fait le charme secret de notre longue liaison.

L'obsession du renoncement n'avait pas

abandonné son esprit. Je le sentais, je le devinais à une simplicité qui s'étendait à tout, à ses habits, à ses gestes, à son visage même. Si elle me parlait encore de son singulier désir de s'attacher à ma mère, c'était comme d'un projet ancien, abandonné, mais qu'elle défendait d'autant plus librement : « Je demeurais près de toi, et je cessais d'enchaîner ta vie. Tu ne pouvais venir me reprendre, et moi je ne pouvais plus te suivre. Passer ma vie aux côtés de ta mère pouvait paraître un sacrifice, ce n'était pas une humiliation. Devant qui, aux yeux de qui aurais-je été humiliée? Faisais-je rien de plus surprenant qu'une fille de ton monde qui serait entrée au couvent ? »

Je ne m'apercevais pas qu'à écouter

ces propos, à les discuter avec elle si légèrement que ce fût, ils me pénétraient peu à peu. La constance d'un même désir, d'une volonté obstinée qui n'apparaissait que par éclair, pour se dérober aussitôt, agissait insensiblement, mais infailliblement sur moi. L'idée de son renoncement ne me choquait plus à cette heure comme un acte de servilité, mais comme une preuve d'abnégation excessive ; je me demandais pourquoi, chez elle, cet appétit du sacrifice, que toute notre éducation nous apprend à admirer, me paraissait humiliant ; et lorsque je considérais la triste vie qui l'attendait à Paris, toute une existence médiocre, sans intérêt, sans affection, sans désir, j'en arrivais à penser qu'à tout prendre, servir auprès de ma

mère était encore préférable, et que je serais plus généreux en me prêtant à ses desseins.

Tout cela restait indécis, confus, inavoué dans mon esprit. J'en eus comme la révélation le jour de la fête des Rameaux.

Mieux que la Noël et que Pâques, c'est la grande fête à la campagne. Ce jour-là, on processionne tout à l'entour de l'église. Rien de plus doux, de plus gracieux que cette promenade à petits pas le long de ces vieux murs qu'un cimetière environne. Un rameau béni à la main, on circule au milieu des ronces et des branches déjà couvertes de bourgeons et qui encombrent le passage. A mesure qu'ils arrivent à la hauteur de leurs tombes, les

paysans abandonnent le cortège pour aller prier sur les morts. Çà et là, des coiffes se penchent sur les petits jardins funèbres. L'encens, la cire et le buis se mêlent au parfum de l'air qui a passé sur les prés. De tous côtés on découvre la campagne, si vide, si paisible le dimanche, et que les voix et les cantiques font paraître plus vide et plus silencieuse encore.

Dans la foule j'aperçus Mariette. Elle portait une robe tout unie, un simple fichu sur la tête. De la voir allant ainsi dans ce cimetière rustique, je songeai avec étonnement à ce qu'elle était dans ma vie. J'étais frappé à la fois de cette simplicité qui la confondait presque avec le reste des paysans, et de cet air de

noblesse qui l'en distinguait si vivement. Il y avait sur son visage un tel rayonnement que, si je l'avais sue pieuse, j'aurais pu l'attribuer à l'émotion de la cérémonie. Et sans doute, ces chants dans la paix du cimetière, cette procession toute attiédie des premiers souffles du printemps, c'était bien cette poésie qui se reflétait sur son visage, mais j'y découvrais encore un air d'assurance et de repos, une exaltation tranquille, que je reconnaissais comme si je l'avais vue depuis longtemps sans m'en être expliqué nettement avec moi-même.

Nous étions revenus devant l'église.

Si vous avez jamais suivi une procession des Rameaux, vous connaissez le beau drame qui se joue à ce moment. La porte se trouve fermée. Le curé et ceux qui le

suivent chantent de beaux versets latins pour demander qu'on leur ouvre. De l'intérieur des voix s'élèvent. Un splendide colloque s'engage entre le prêtre, qui veut entrer, et les anges qui lui répondent par la bouche du sacristain et du chantre. Puis un enfant de chœur s'avance, frappe trois coups sur la porte avec la grande croix d'argent. On entend grincer la serrure et glisser la barre de fer ; la porte s'ouvre toute grande, et la procession, admise enfin au triomphe des Élus, pénètre sous la nef où brillent, entre les bouquets de buis, les cierges qu'on vient d'allumer.

Mes yeux ne quittaient pas Mariette, que les ailes blanches des coiffes cachaient et découvraient tour à tour. Elle passa

tout près de moi pour pénétrer dans l'église. J'eus à ce moment l'impression qu'elle seule dans cette foule, elle entrait au Paradis, comme le voulait la liturgie qui venait de se dérouler sous nos yeux.

Je touche ici aux moments les plus regrettables de ma vie, à ceux qui m'ont fait mesurer dans toute son étendue le danger de mettre son devoir le plus certain en opposition avec son intérêt le plus évident, et son bien dans le mal d'autrui, car dans une telle alternative on faiblit tôt ou tard sans s'en apercevoir, et l'on devient injuste et cruel dans l'action, plus peut-être qu'on ne l'est au fond du cœur.

Il y avait un an, jour pour jour, que nous étions au Pradeau. Les mêmes feux de Saint-Jean, qui avaient éclairé notre arrivée, brillaient de nouveau dans la campagne. Nous nous promenions, Mariette et moi, par une nuit tiède et lumineuse qu'un seul grillon semblait emplir d'une note vibrante et pressée. Étions-nous, ce soir, très différents de ce que nous étions un an plus tôt? Les embarras, les inquiétudes où nous nous débattions aujourd'hui, ne les avions-nous pas éprouvés, dès le jour de notre arrivée? Comme aujourd'hui le présent était alors incertain, mais l'avenir avait encore du mystère. Ce soir, il n'en avait plus : l'un et l'autre nous ignorions quels chemins nous allions prendre, mais tous ceux que

nous pouvions suivre nous étaient désormais connus.

— Veux-tu m'écouter, me dit Mariette, m'écouter docilement, sans colère...

Elle aurait pu n'en pas dire davantage. Son ton grave, presque solennel, m'avait averti déjà de ce qu'elle allait me demander.

— Je suis une pauvre femme qui ne sait pas s'éloigner de ce qu'elle aime, continua-t-elle à peu près. Si tu veux que je parte, je partirai dès demain, mais si tu as encore pour moi quelque reste de tendresse, sois généreux jusqu'au bout. Ce que j'ai voulu autrefois dans un moment de désespoir, je te le demande aujourd'hui comme la dernière preuve d'affection que tu puisses me donner :

laisse-moi aller chez ta mère. Elle me recevra, je le sais, dans des conditions acceptables pour elle, pour toi et pour moi...

Elle parla longtemps de la sorte, avec une éloquence que j'essaierais en vain de vous rendre, et si même j'arrivais à vous redire mot pour mot ses paroles, j'aurais fait peu encore, car il y a telles circonstances où les phrases les plus simples prennent une valeur inconnue, où les sentiments et l'accent donnent un incommunicable sublime à une conversation familière.

A mesure qu'elle parlait, je reconnaissais ses arguments au passage : mon amour qui n'était plus aujourd'hui que de la pitié; son âge, son dégoût de toutes

choses; l'impossibilité d'aimer encore après avoir trop souffert; sa vie brisée, finie, mais qui pouvait garder quelque douceur à s'écouler près de moi, entre ma mère et ma nourrice.

Que faire? Que dire? Que répondre? Que résoudre entre ces deux femmes qui désiraient la même chose avec des intentions si diverses: ma mère pensant qu'en la domestiquant, elle me délivrerait à jamais de ma maîtresse, et Mariette s'imaginant que pour rester près de moi, dans l'air que je respirais, et hors duquel la pauvre fille croyait ne plus pouvoir vivre, il ne lui restait d'autre ressource que d'entrer en servitude?

Une fois encore j'essayai de la détourner de son projet; une fois de plus je

refusai de me rendre à ses raisons. Mais était-ce vraiment ma maîtresse que je défendais contre elle-même? ou bien, habitué dès l'enfance à mener tous ceux qui m'entouraient, ne répugnais-je pas plutôt à me soumettre aux desseins persévérants de deux êtres que je croyais avoir asservis?

Nous recommençâmes de nous dire ce que nous nous étions déjà dit, mais à mesure que les mêmes arguments revenaient sur nos lèvres, le ton de la passion faisait place à celui d'une conversation presque paisible Un seul argument, je le voyais, aurait été décisif : un jour ou l'autre je me marierais, et alors que deviendrait-elle? Il lui serait bien impossible de demeurer encore au Pradeau.

Seulement, en lui tenant ce langage, je sentais que j'allais briser en elle un de ces rêves secrets, un de ces espoirs chimériques que le cœur n'ose formuler par crainte que la raison les repousse. Et cette objection, que Mariette se refusait à prévoir, se trouvait être la seule que je n'osais pas lui présenter.

Longtemps j'avais cru pouvoir me passer d'un intendant et diriger seul mon domaine. Mais dans ce Limousin féodal, où se conserve encore la forme antique du métayage, les rapports sont incessants entre le paysan et le maître, et il est aussi difficile de s'entendre avec son métayer, sans se laisser voler par lui, que d'empêcher qu'il se ruine par défaut d'intelligence. J'étais las de débattre avec mes gens ce qui me revenait dans les parta-

ges. Des velléités généreuses luttant avec mes besoins d'argent m'amenaient sans cesse à leur faire des concessions que je regrettais aussitôt. Je finis par me décider à prendre un nouveau régisseur, et cette plate circonstance fut sur moi plus décisive que toutes les prières de ma maîtresse.

Les gens vaniteux et obstinés arrivent toujours à se leurrer de prétextes futiles dans les résolutions les plus graves. Il me fallait loger cet homme. L'ancienne maison de Léonard, destinée à cet usage, devenait libre si Mariette allait s'installer chez ma mère. Le logement d'un intendant, c'était une pauvre défaite! Mais elle offrait cet avantage, inestimable à mes yeux, de ménager mon amour-propre en

me fournissant une occasion de proposer à ma mère un arrangement sur lequel, sans nous en être expliqué, nous étions au fond d'accord.

Lorsque je m'ouvris à elle de cette combinaison qui n'avait rien pour la surprendre, elle éclata en paroles indignées.

Je lui dis que je ne comprenais pas sa colère ; qu'elle-même s'était ingéniée à introduire Mariette chez elle, et qu'en lui offrant aujourd'hui de la recevoir sous son toit, j'avais cru aller au-devant de son désir.

Elle se récria de nouveau. Mais elle sentit le ridicule, et peut-être aussi le danger, de prolonger plus longtemps la comédie que nous jouions tous les deux.

— Encore faudrait-il savoir si elle

y consentira? dit-elle en me toisant du regard.

Ces mots, qui résumaient tant de ruse, me firent monter le sang au visage. J'eus envie de lui crier : « Ne fais donc pas l'innocente! Tu sais bien que tu as tout fait, que tu as mené toute l'intrigue, que j'ai l'air de l'emporter, de t'imposer ma maîtresse, quand c'est toi qui en arrives à tes fins! »

Mais je réprimai une colère qui n'était pas de saison, et ce fut d'un ton assez calme que je répondis :

— Tu le sais bien!

Elle parut se recueillir un instant, puis elle reprit avec une douceur inattendue :

— Crois-tu donc, mon pauvre enfant, que je sois restée indifférente à tes peines?

De jour en jour, je t'ai vu plus fatigué de cette femme, j'ai senti les efforts que tu faisais pour me cacher ton détachement et pour te le cacher à toi-même. Aujourd'hui, tu n'en peux plus et tu ne sais à quoi te résoudre. Tu ne veux pas la renvoyer. Si elle partait d'elle-même, je ne suis pas assurée que tu ne courrais pas après elle.

Elle me jeta un regard vif et profond pour juger l'effet de ses paroles, et poursuivit aussitôt :

— Soit. J'accepte. Qu'elle vienne ici. C'est peut-être le seul endroit où vous soyez à l'abri l'un de l'autre, car tu te rends compte, je suppose, des engagements que vous prenez tous les deux vis-à-vis de moi. Vous autres hommes,

vous croyez toujours avoir de beaux sentiments et tout résoudre par de grands moyens. Laisse-moi faire. Cette situation ne saurait se prolonger plus longtemps. Tout s'arrangera au mieux pour toi et aussi pour cette fille, si elle est ce que je pense.

Mon silence résigné, des larmes qui me montaient aux yeux en disaient plus à ma mère que ne l'eussent fait des paroles.

Elle s'abstint prudemment de pousser son avantage. Pendant le reste de la soirée, elle ne revint plus sur ce sujet, et pour m'empêcher d'appesantir mon esprit sur des idées trop brûlantes, elle parla de choses et d'autres, comme on flatte de la main une bête effarouchée.

D'ailleurs je ne l'écoutais plus, ma pen-

sée tout occupée de ce qu'elle venait de me dire et de ce que j'allais dire à Mariette. Je pris congé presque au sortir de table ; elle m'accompagna jusqu'à la porte, ce qu'elle ne faisait jamais. Je l'embrassai avec des sentiments mêlés, où il entrait de la rancune et une reconnaissante tendresse.

— Va, mon enfant, me dit-elle en appuyant sa joue sur la mienne; il y a toujours dans la vie, où qu'on aille, une lieue de mauvais chemin.

Je retrouvai ma maîtresse sur le petit banc rustique où elle s'asseyait chaque soir. Elle était tout enveloppée d'un châle : chez nous, même en plein été, les soirées sont toujours fraîches. Je m'assis sur le banc et je lui pris la main.

Ce geste de tendresse fut sans doute pour elle un avertissement, car d'une voix qu'elle s'efforçait de rendre indifférente, mais où son âme semblait toute attachée :

— Eh bien, mon ami? me dit-elle.

Je n'osais pas lui avouer que je l'avais livrée à ma mère.

Elle ne me pressa point de répondre. Peut-être avait-elle l'impression que cette paisible soirée, si pareille à tant d'autres, devait être la dernière que nous passerions ensemble, et que c'était encore quelque chose de gagné sur le destin que de la prolonger un moment.

— Eh bien? finit-elle par reprendre, après un long moment de silence. As-tu parlé à ta mère?

Je dis « oui » sans lever les yeux, mes regards obstinément fixés sur un ver qui luisait dans l'herbe.

— Elle a consenti? C'est arrangé? reprit-elle, la voix de plus en plus altérée.

— Si cela peut s'appeler arrangé, répli-

quai-je en accompagnant ces mots d'un geste de lassitude.

J'attendis anxieusement sa réponse.

Elle me dit simplement :

— Merci.

Et bien qu'il n'y eût aucune trace d'ironie dans sa voix, il y en avait une si grande dans notre situation que je me retournai vers elle et l'interrogeai des yeux. Je ne lus dans son regard qu'une résolution ferme, et sans doute aussi la tristesse de me voir accepter enfin un sacrifice qu'elle avait peut-être jusqu'au dernier moment espéré que je n'accepterais pas.

— Maintenant, ajouta-t-elle, que tout se fasse au plus tôt.

J'étais affreusement gêné, déjà tout

prêt à défaire ce que j'avais consenti.

— Voyons, rien ne presse, lui dis-je.

— Si, si, reprit-elle vivement. Prends un prétexte, pars en voyage, absente-toi quelques jours. A ton retour tout sera terminé.

— Mariette! murmurai-je, Mariette!

Je me laissai tomber à ses pieds; je posai ma tête sur ses genoux. Elle la prit dans ses mains, la caressa doucement, et d'une voix où maintenant ne se trahissait plus d'amertume :

— Pauvre petit! dit-elle en se penchant vers moi.

Je cherchais un mot, un geste dont la tendresse répondît à la sienne, et je redoutais de le trouver par crainte de renouer tout à coup un lien que j'avais enfin rompu. Dans sa robe, entre ses genoux où je

cachai mon visage, je jouissais déjà du bonheur de me sentir libéré, et j'éprouvais, dans le même temps, un inexplicable dépit à sentir fuir entre mes doigts celle qui avait été mon bien.

Elle voulut se lever; j'essayai de la retenir. Il ne me vint pas les paroles qui seules en auraient eu le pouvoir.

Nous fîmes ensemble quelques pas; je cherchais toujours le mot, l'impossible mot qui fût une rupture et un regret. J'avais la tête en déroute et j'étais comme étourdi par le chant ininterrompu des grillons.

Nous approchions de la maison, nous étions arrivés devant la porte, je me demandais encore, sans parvenir à me donner une réponse à moi-même, si je la franchirais tout à l'heure. Ma fausse

générosité allait peut-être, une fois de plus, l'emporter sur mes autres sentiments. Un pas encore, un mouvement, et nous étions de nouveau entraînés dans l'inconnu.

— Tu te souviens, me dit-elle en s'arrêtant sur le seuil, de la façon dont un soir tu m'as quittée, cet hiver? Ce soir, c'est moi qui te demande de ne pas m'accompagner.

Je la saisis dans mes bras; elle se laissa prendre sans abandon. Je posai mes lèvres sur les siennes; elle me rendit un baiser passionné qui me glaça. Puis se dégageant soudain, elle disparut dans la maison.

Pendant deux ou trois semaines, on ne me revit plus au Pradeau. Le jour, je visitais mon domaine avec mon nouvel intendant; le soir, je me rendais çà et là, chez ces amis toujours prêts à accueillir joyeusement le compagnon qui arrive. Mais je ne trouvais plus aujourd'hui, dans leur société bruyante, le plaisir que j'avais pris quelques mois auparavant. La misère de leur existence, l'indigence de leur pensée me frappaient comme une chose nouvelle.

Une irrémédiable décadence, une pauvreté sans grandeur flotte sur ces maisons délabrées, où hier encore on trouvait de l'intelligence et de la grâce. Seul l'orgueil, ou plutôt la vanité, subsiste dans nos gentilhommières, et tous, nous attellerions avec des cordes de puits, pourvu qu'aux œillères des chevaux il y ait les armes et la couronne. Des vestiges épars, méprisés, un portrait, une miniature, dont le costume remonte à peine à une génération, laissent l'esprit confondu que des êtres si vulgaires aient si vite remplacé des personnages nobles et charmants. Je revois encore, près d'une glace, deux petits souliers de satin blanc perdus sous des cartes de pesage : on n'en revient pas de penser qu'ils aient pu chausser autrefois

ce hobereau cordial et grossier, que rien ne distingue aujourd'hui du dernier des paysans. Je finissais par prendre en grippe ces honnêtes garçons qui, après tout, n'avaient d'autre tort que de s'accommoder, sans le discuter davantage, d'un genre de vie que je remettais sans cesse, et bien vainement, en question ; j'étais fatigué de leurs plaisirs, excédé de leurs plaisanteries ; je m'appliquais à contrarier leur sentiment en toutes choses ; j'allais jusqu'à prendre contre eux la défense du paysan qui braconne !

Vous ne pouvez imaginer ce qu'est, pour un hobereau, le mystérieux coup de feu qui part soudain dans son bois. Ce petit bruit qui déchire l'air, c'est son plaisir que l'on tue. Le meilleur devient féroce,

et il n'est pas d'invention saugrenue que nous ne trouvions bonne pour défendre notre gibier. Peine perdue, presque toujours! Ni le renvoi du domaine, ni la crainte du gendarme, rien ne peut empêcher le paysan de quêter le lièvre à la brune. Des laissées dans un sillon, une châtaigne à demi rongée, c'en est assez pour le mettre sur la trace. Son œil perçant le distingue sous la bruyère, parmi les herbes, dans les mottes des guérets, et avec son méchant fusil, dont la crosse a été raccommodée vingt fois par le maréchal, c'est bien rare s'il manque son coup.

L'un de nous reconnaissait-il la présence d'un braconnier sur ses terres, il nous en avisait aussitôt. Nous accourions aussi vite que si le feu eût été à son

logis. A la nuit, chacun se postait à la corne d'un bois ou dans un chemin creux. L'homme arrivait sur l'un de nous; on le laissait filer un moment, puis l'on criait à son voisin :

« A toi! à toi, le braco! » comme on crie un lièvre à la chasse.

Le plus souvent, le malheureux terrifié ne faisait pas de résistance. On lui prenait son fusil, on le cassait en deux morceaux, et puis tirant nos couteaux, nous lui coupions les boutons de sa culotte, après l'avoir menacé de lui couper autre chose... Et tout cela eût été assez odieux, si maintes fois nous n'avions entendu siffler du plomb à nos oreilles.

J'avais fait comme les autres; j'avais fendu la culotte à ce paysan chasseur.

Aujourd'hui je prenais sa défense, comme j'ai toujours fait toutes choses, non sans quelque sincérité, mais avec un parti pris si évident de contradiction que la sincérité disparaît. Moi-même, si traversant mes bois, j'entendais dans le silence du soir éclater un coup de feu — ce coup de feu du braconnier que l'on reconnaît entre mille — je ne pouvais me défendre d'un mouvement d'irritation, et je maudissais l'amour-propre qui m'empêchait de convoquer mes voisins pour donner la chasse au « braco ».

Bref, Monsieur, j'étais mécontent de moi-même et de mes amis. Une plaisanterie qui tourna mal m'en éloigna tout à fait.

Nous étions un soir réunis chez notre ami du Landier. C'était le plus simple de nous tous. Pour vous le peindre d'un trait, il dormait les nuits de lune, une corde attachée à son poignet ; à l'autre bout de la corde pourrissait un morceau de viande, et si quelque animal alléché par l'odeur, loup, renard ou blaireau tirait sur la charogne, d'un bond le dormeur était debout, et par la fenêtre ouverte il lâchait son coup de feu.

Ce soir-là, il fit le pari de jouer au Lubérou.

Le Lubérou dans nos campagnes, c'est une sorte de loup-garou dont la manie bien innocente est de se faire porter, la nuit, par les gens attardés sur les chemins. Du Landier nous paria donc de se

faire monter à La Barde — c'était le nom de sa gentilhommière — par le premier paysan qui passerait sur la route. Il jette sur lui sa peau de bique, se coiffe d'une casquette fourrée, et nous sortons tous ensemble pour nous mettre en embuscade.

La nuit était tout à fait noire. Un paysan vint à passer. Du Landier se jette sur lui. L'autre essaya de s'en défaire, mais le cavalier tenait bon et l'étouffait entre ses jambes.

— Porte-moi! criait du Landier.

— Où ça, monsieur le Lubérou? répondait l'autre en patois.

— A La Barde!

Les voilà partis.

Nous autres, nous suivions de loin,

mais assez près pour entendre le paysan qui gémissait :

— Ah! monsieur le Lubérou! ne me faites pas de mal, ne me faites pas de mal !

Du Landier était un colosse, et le chemin difficile. Le paysan monta la côte. Mais comme il était arrivé, et que nous accourions tous pour rire de la mine d'un homme qui a porté le loup-garou, nous le vîmes s'affaisser, tomber sur les genoux et les mains : le pauvre diable était mort.

Lorsque je revins au Pradeau, ma mère, contre son habitude, m'accueillit presque sans aigreur. Elle me raconta tout au long le déménagement de l'intendant, les changements opérés chez Léonard, les meubles qu'elle avait fait enlever ; puis en venant à Mariette, elle me dit sans embarras comment elle l'avait installée, à quoi elle pensait l'employer, et que, pour ne froisser personne, ma nourrice la servait à part.

J'étais confondu de l'entendre me parler, avec un pareil sang-froid, de choses qui, dans mon imagination du moins, restaient si liées à mon cœur. Évidemment à ses yeux, la résignation de ma maîtresse n'était qu'une circonstance heureuse dont il fallait tirer parti, et sa seule préoccupation était de bien marquer la place que cette nouvelle servante occuperait désormais dans sa maison.

Je n'aurais voulu à aucun prix qu'elle pût soupçonner un moment le réconfort que me donnaient ses paroles. Sa vue positive des choses me blessait et me rassurait tout ensemble. Je me répétais à moi-même : « Oui, tout cela est possible ainsi », mais je n'en demeurais pas moins dans une indécision cruelle sur l'attitude

que je devais observer envers Mariette. Si je lui témoignais trop de sollicitude, n'y verrait-elle pas un effort pour cacher mon indifférence ? De la réserve, au contraire, pourrait lui sembler de la rancune. J'allais ainsi d'une résolution à une autre, lorsqu'à deux ou trois jours de là, nous nous trouvâmes tous les deux, à l'improviste, dans la cour.

J'avais envie de fuir, et je courus au-devant d'elle. Nous ne retrouvâmes pas un mot de ce que l'un et l'autre, sans doute, nous avions pensé nous dire. Je me souviens qu'elle me parla de la belle vue sur les prés qu'on avait de sa chambre. Ce qui me frappa surtout, ce fut de l'entendre me dire « vous ». Et moi, dès lors, je n'eus plus qu'un souci : éviter de m'adres-

ser trop directement à elle, pour n'avoir pas à choisir entre le « vous » et le « tu ».

C'est là tout ce qui m'est resté de cette pénible entrevue, que mon imagination s'était représentée vingt fois, toujours d'une façon différente, et jamais sous ses couleurs véritables.

A partir de ce moment, sans même m'en apercevoir, je m'arrangeai pour éviter ma maîtresse. Elle, de son côté, me fuyait. Les paroles banales qui auraient créé entre nous les relations commandées par nos situations nouvelles, nous ne pouvions les prononcer. Incapables de devenir indifférents l'un à l'autre, nous semblions devenir hostiles.

Le mystère dont elle était entourée, le

dépit que j'éprouvais à la sentir vivre sans moi, échapper à mon pouvoir, ramenaient sans cesse mon esprit vers elle. Chaque fois qu'après une absence je rentrais à la maison, mon premier mouvement était de lever les yeux vers les fenêtres de la lingerie, où elle travaillait à l'ordinaire en compagnie de ma nourrice. Si je l'y apercevais, j'en devenais aussitôt maussade; si je ne l'apercevais pas, je me sentais le cœur serré et une sorte d'angoisse, jusqu'au moment où je la revoyais pour m'en irriter encore.

Dans une maison comme la nôtre, les occupations domestiques, au lieu de mettre des distances, rapprochaient, confondaient presque les maîtres et les serviteurs. Ma mère elle-même, au Pradeau, était-elle

autre chose que la première des servantes? J'avais beau me répéter que les soins qui occupaient mon ancienne maîtresse n'avaient en eux rien d'humiliant, sa présence à cette fenêtre m'affectait comme au premier jour; et ce qui devait entrer pour bien peu dans son chagrin, c'était là précisément ce qui me blessait le plus.

J'aurais voulu l'interroger, connaître ses pensées secrètes, interrompre son silence. Plusieurs fois je fus sur le point d'aller la retrouver, le soir, au fond du long corridor où ma mère l'avait reléguée. Je voulais avoir avec elle une nouvelle explication, comme s'il restait quelque chose à discuter entre nous, et comme si j'avais eu rien de nouveau à lui dire. Heureusement ma raison revenait, je

voyais combien il eût été cruel d'aller la tourmenter encore; je continuais de l'éviter; je me taisais, et je n'étais pas loin d'admirer la générosité que je mettais à me taire.

Ma mère, pendant ce temps, ne restait pas inactive. Il ne fallait pas espérer me marier dans notre voisinage, où mon histoire était trop connue. Aussi s'était-elle adressée à une amie qu'elle avait à Angoulême.

C'était une vieille dame impotente et qui passait au lit, dans une chambre de couvent où l'on recevait des pensionnaires, la plus grande part de ses journées. Cette recluse connaissait tout ce qui

portait un nom en Charente, en Limousin, en Poitou, en Périgord. Les billets de mariage et les lettres de faire-part la tenaient sans cesse au courant des changements survenus dans les familles. Sa distraction favorite était de dresser des listes où figuraient, suivant leur sexe, les jeunes gens à marier des bonnes maisons du pays ; elle en jouait comme on bat des cartes, et si deux noms s'assortissaient à ses yeux, elle amorçait aussitôt l'affaire.

Le projet de m'unir à une jeune fille d'Angoulême sortit d'une de ces combinaisons du hasard. Nous reçûmes d'elle une de ces lettres, précises et mystérieuses, impudentes et discrètes, qui ne doivent compromettre ni ceux à qui elles

sont adressées, ni la famille dont on parle, ni la personne qui les envoie, mais qui, en dépit de leur réserve, arrivent à vous faire toucher du doigt les avantages et les tares du parti qu'on vous propose.

« Bon ton, bonne famille, belles manières, laquais et femme de chambre, beaucoup de religion » écrivait notre vieille marieuse. Enfin la jeune fille avait perdu sa mère — ce qui, dans la situation délicate que j'avais créée au Pradeau, pourrait simplifier bien des choses.

J'en plaisantai tout d'abord. Mais après m'être efforcé si longtemps de ne ressembler à personne, je désirais aujourd'hui, plus vivement encore que je ne me l'avouais à moi-même, ressembler à tout le monde. Ma tante de Jumilhac m'offrait

de rencontrer chez elle ce parti exceptionnel auquel on avait pensé pour moi. J'hésitais encore à m'y rendre, car je répugnais à accepter cette sorte d'absolution que me donnait par là ma famille. Si je m'y résolus enfin, c'est qu'avec ma facilité à m'illusionner sur moi-même, je finis par me convaincre que je n'allais à Jumilhac qu'avec le ferme propos de bien montrer à ma tante que j'étais toujours le même et de contrecarrer ses projets.

Jumilhac n'a pas l'aspect ordinaire de nos petites gentilhommières. C'est une puissante bâtisse, construite par les Templiers dans un agreste paysage de prés, de bois et de ruisseaux. A la voir se profiler sur le ciel, toute hérissée de créneaux, de tours et de poivrières, l'imagination reste saisie. Que de romans, que d'histoires ont dû se dérouler là! On y rêve de tragédies, de drames à la Walter Scott. J'ai eu la curiosité de consulter ses archives, et j'ai

constaté que jamais il n'y est rien arrivé.

Tout le passé de cette énorme demeure tient pour moi dans un détail, qui ne s'accorde pourtant guère avec sa mine rébarbative. On voit, au premier étage, une courtine de pierres, ébréchée en maints endroits. C'est là, paraît-il, le chemin que les galants suivaient jadis pour se rendre chez leurs belles et passer d'une chambre à l'autre. Ce qui faisait dire qu'à Jumilhac le serein était fort dangereux, et qu'il fallait bien se garder d'y lever les yeux le soir.

Il y a ainsi de beaux vieillards qui semblent chargés d'expérience, et qui n'ont à vous raconter qu'une mince histoire d'amour.

L'accueil empressé de ma tante qui me reçut comme l'Enfant prodigue, le plaisir que je trouvai dans une société plus polie que celle où je fréquentais d'ordinaire, l'agrément même de la jeune fille que j'étais venu voir, tout cela eut le singulier effet de me replier sur moi-même et de me mettre en défense contre les sentiments aimables qui naissaient naturellement en moi. Une fois de plus, vous reconnaissez là cet orgueil ombrageux, ou plutôt cette vanité puérile qui m'a toujours porté à contrarier mes propres inclinations pour ne pas sembler obéir aux inclinations des autres. Aujourd'hui, je donnerais des années de ma vie pour retrouver quelques-unes des heures que j'ai dédaignées en ce temps-là, mais alors

je ne pensais qu'à me protéger du bonheur, mieux que je n'aurais fait d'un véritable péril. Je m'imposai d'être également attentif aux nombreuses jeunes filles qui se trouvaient ici réunies, pour détourner mon esprit de la seule qui m'intéressât; je m'astreignais à des conversations fastidieuses dont personne ne me savait gré, et je fuyais le seul entretien qui m'aurait été agréable.

Je passai de la sorte une semaine à contredire, par sottise et par orgueil, tous les mouvements de mon cœur. Enfin je quittai Jumilhac, l'esprit préoccupé, le cœur plein de regrets et me jurant à moi-même que je n'en emportais pas.

Au Pradeau, je trouvai tout notre monde,

ma mère, Mariette, ma nourrice, réuni sur la terrasse, les yeux tournés vers le toit où s'assemblaient les hirondelles.

Ma mère vint au-devant de moi, m'évitant ainsi l'embarras de me trouver avec elle près de mon ancienne maîtresse, et nous restâmes tous les deux à considérer le spectacle, que chaque année, presque au même jour, nous ramène.

Les oiseaux accouraient de toutes parts; ils couvraient le toit, par centaines, de leur masse brillante, ardoisée; ils criaient, se bousculaient; on en voyait qui tombaient et se rattrapaient d'un coup d'aile; d'autres, qui s'envolaient soudain, donnaient à chaque instant l'impression que tout le reste allait suivre, mais ce n'étaient que de faux départs, et nous

demeurions à attendre l'ordre mystérieux du chef, qui lancerait enfin derrière lui ce petit peuple dans les airs.

Tour à tour, mes yeux se posaient sur le toit et sur Mariette. Elle avait toujours ce calme, cet air de repos exalté qui m'avait frappé si vivement le jour de la fête des Rameaux, mais au lieu que sa présence vînt éveiller dans mon esprit une disposition chagrine, je n'éprouvais à son égard que des sentiments affectueux, et j'en étais étonné. Je me représentais sans effort, avec une vérité dont je ne pouvais douter, la triste aventure de cette femme ; je croyais mesurer avec justesse ce qu'il y avait de faiblesse et de grandeur dans sa condition humiliée; je me souvenais des jours heureux que nous avions vécus ensemble, et

je me laissais entraîner à ce rappel du passé avec d'autant plus de complaisance que j'étais bien assuré de ne plus éprouver pour elle rien qui ressemblât à de l'amour.

Soudain, dans un énorme bruit d'ailes, tout le toit parut s'envoler. La troupe étincelante et rapide passa au-dessus de nos têtes, glissa dans l'air comme un nuage, plongea derrière un coteau. Il sembla que la solitude se fût agrandie autour de nous.

Ma mère s'informa de mon voyage et me fit part d'une lettre, où ma tante de Jumilhac lui disait que j'avais produit l'impression la plus favorable.

La certitude de n'avoir pas déplu venait ajouter tout à coup une force nou-

velle au sentiment que j'éprouvais déjà. Je n'en marquai pas moins mon dépit qu'on ne pût voir deux jeunes gens causer un instant ensemble, sans qu'on prétendît aussitôt se mêler de leur bonheur. J'affirmai d'un ton dégagé ma parfaite indifférence, et durant les jours qui suivirent, je m'efforçai de me persuader qu'il existait entre moi et mon ancienne maîtresse des liens plus forts que je ne l'avais cru. Je lui adressais en pensée des discours que certainement je ne lui aurais pas tenus si elle avait été devant moi. Tout ce que notre Limousin peut apporter de tristesse à des sentiments pénibles s'ajoutait à de vaines rêveries, à d'inutiles rappels du passé, aux reproches plus inutiles encore que je me faisais à moi-même. Je retournai

aux endroits qui avaient été les témoins de quelque émotion ancienne ; je me rendis en voiture là où je l'avais rejointe lorsqu'elle s'était enfuie; je revins à la métairie où, il y avait un an jour pour jour, nous avions vu broyer du chanvre. Je ne passais plus devant l'église sans faire le tour du cimetière et sans chercher à me rappeler son visage le jour de la fête des Rameaux. Sous prétexte de causer avec mon intendant, j'allais m'asseoir sur le petit banc rustique où nous nous étions assis tant de fois... Pauvres efforts pour remplacer le plus simple élan du cœur! En vain j'essayais de faire renaître en moi ce qui avait cessé d'y vivre. Ce n'étaient pas les souvenirs que j'étais venu chercher, que je trouvais au rendez-vous.

Une autre figure, plus jeune, se levait dans ma mémoire, l'effaçait, prenait sa place. Et même dans les moments où Mariette occupait seule mon esprit, je ne faisais que l'envelopper d'une promesse de bonheur, tout en demeurant persuadé que ce bonheur je ne le lui donnerais pas.

Une phrase, un mot de ma tante bouleversa toutes ces pensées.

Nous ne l'avions pas revue chez nous depuis le jour déjà lointain où elle reprochait à sa sœur sa faiblesse à mon endroit. Mais l'espoir de me marier avait réconcilié les deux femmes. Ce que ma mère lui avait fait savoir de mes dispositions ne la rassurait qu'à demi. Elle accourait me relancer au Pradeau.

Le hasard voulut que Mariette la ren-

contrat sur le perron et l'introduisit dans la pièce où nous causions, ma mère et moi.

A peine en avions-nous fini avec ces longues embrassades, qui sont de politesse à la campagne, qu'elle dit le plus simplement du monde, en désignant des yeux la porte que Mariette venait de fermer :

— Il me semble, ma bonne amie, que tu as une nouvelle servante ?

Comment vous exprimer la fureur qui me saisit à ces mots ! J'y vis une intention perfide, et tout semblait me le crier dans cet ingrat visage. Mais que répondre ? La question avait un air si naturel ! Je sortis sans dire un mot ; et montant l'escalier, quatre à quatre, je courus derrière Mariette. Je la rejoignis sur le palier, devant la chambre de ma mère ; je la

saisis par le bras, avec la même brutalité que j'avais eue autrefois quand je l'avais prise sur la route pour la porter dans ma voiture ; je la poussai dans la chambre, et sous le coup de la colère, dans un de ces mouvements passionnés dont le cœur retient l'écho, dont il sent longtemps la force, mais dont la mémoire ne garde rien, je m'accusai, je m'excusai, je lui dis que je l'aimais. Les mots se pressaient sur mes lèvres, des larmes parurent dans ses yeux. Je lui tenais les deux mains.

Elle me répondit fermement que j'étais plus sévère pour moi qu'elle ne l'avait jamais été, mais qu'à reprendre l'existence que nous avions menée autrefois il ne fallait plus songer.

Je l'interrompis pour lui dire qu'elle

comprenait mal ma pensée, que je voulais qu'elle fût ma femme.

— Ce serait pire, répliqua-t-elle, et plus déloyal encore.

J'insistai, je la pressai; j'étais vrai. j'étais sincère. Elle m'aurait pris au mot que j'étais prêt, je le jure, à tenir ce que j'offrais. Mais à mesure que je parlais, je la voyais se ressaisir. Elle ne sentait que trop, à travers mes paroles, ce qu'il y avait en moi d'humiliation irritée, de désir de revanche sur elle, sur ma mère et sur moi-même. Aux raisons que je m'étais données pour me détourner d'elle, son âge, sa condition, mon intérêt personnel, elle ajoutait maintenant ce qui s'était passé entre nous, ses engagements envers ma mère.

Tout cela me semblait juste, raison-

nable. Je voyais mon exaltation se briser sur cette ferme tendresse. J'accueillais ses objections avec un secret plaisir, je plaidais encore contre elle, mais je ne pouvais plus me cacher que j'étais singulièrement fortifié dans ma générosité par la certitude où j'étais qu'elle ne se laisserait pas convaincre. Et dans le même temps, j'éprouvais jusqu'à la gêne l'équivoque de ma conduite, la fausseté de mes protestations, et plus encore peut-être la pitoyable situation de cette femme, qui s'efforçait de me persuader contre elle quand déjà il n'en était plus besoin.

Je voulus brusquer, en finir : peut-être craignais-je obscurément, si ma mère arrivait à l'improviste et nous surprenait en tête à tête, de m'engager pour toujours.

— Enfin, Mariette, m'écriai-je, veux-tu, oui ou non, être ma femme?

Pas un son ne sortit de ses lèvres serrées.

Je répétai ma question.

Elle me répondit ces paroles que j'ai retrouvées ailleurs, exactement les mêmes, sans doute parce que le sentiment qu'elles expriment a reçu là sa forme éternelle :

— Je vous aime toujours, mais je ne le sens plus.

L'accent désespéré de ce mot ne frappa point mon esprit. Je n'y vis que la parole qui me rendait ma liberté.

— En ce cas, tout est bien, lui répliquai-je.

Et laissant tomber ses mains que je

tenais dans les miennes, je sortis de la chambre et la quittai sans adieu.

Une âme qui se sait aimée, et qui n'aime pas elle-même, est toujours près de laisser affleurer à sa surface ce qu'il y a d'égoïsme en elle. Sitôt que je me trouvai seul, tout ce qui s'amassait en moi de désirs vagues, d'aspirations au bonheur se donna librement carrière, comme si tous ces sentiments n'avaient été retenus que par un faible barrage qui venait de se briser. Le refus de ma maîtresse, c'était ma liberté reconquise, tout un long passé fini, tout un avenir inconnu que je voyais s'ouvrir devant moi. Je m'accordais le témoignage de m'être conduit noblement et d'avoir été jusqu'au bout de ce que

je pouvais faire pour Mariette. L'idée qu'il y a dans l'existence des choses inévitables, et que j'avais moi-même assez longtemps souffert, éloignait de moi la pensée de m'apitoyer sur elle. Et puis, il faut bien le reconnaître, l'esprit de sacrifice est une vertu mal payée : on peut l'admirer dans les drames et dans les tragédies ; dans la vie, son effet le plus commun, c'est de rendre indifférent, quand il ne le rend pas haïssable, celui qui se sacrifie.

Lorsque je rejoignis ma mère (ma tante était partie depuis longtemps), je lus aussitôt sur son visage l'inquiétude où l'avait laissée ma brusque sortie du salon. J'aurais pu la rassurer tout de suite, car ma

résolution était prise, mais il en coûtait à mon orgueil d'avouer que dans cette lutte, dont ma maîtresse était l'enjeu, je me reconnaissais le vaincu.

Durant tout le dîner, je m'enfermai dans ce silence boudeur qui présageait d'habitude à ma mère quelque désagréable surprise. Ce fut seulement plus tard, dans la soirée, quand je la vis occupée à sa patience, que je me décidai tout-à coup :

— Connaît-on là-bas, lui demandai-je en m'efforçant de cacher sous un ton indifférent les sentiments qui m'agitaient, ce qui s'est passé au Pradeau ?

— Le père, je le crains, dit ma mère ; sa fille, assurément non.

Alors, poussé par le désir de déplaire et la

satisfaction de paraître reprendre sur les événements un semblant de supériorité :

— Eh bien ! il faudra l'en avertir, répondis-je arrogamment.

— Avant de l'en avertir, reprit ma mère après une pause et sans élever la voix, il faudrait penser à régler ta situation avec Mariette.

Je n'avais pas attendu cette objection si naturelle pour réfléchir à cela. Mais je savais depuis longtemps comment se dénoueraient les choses. Ma mère le savait tout comme moi. Seulement, gênés l'un et l'autre d'escompter une fois de plus la générosité de ma maîtresse, nous n'osions nous dire tout haut ce que nous pensions tout bas.

Il y eut alors entre nous un de ces tristes silences, où l'on pèse en quelque sorte la bassesse de la vie.

Je m'y arrachai brusquement, et sans répondre à sa question :

— Si tu veux, dis-je à ma mère, nous partirons pour Angoulême demain.

Quelque chose de satisfait brilla sur son visage et s'éteignit aussitôt.

— Quand tu voudras, me dit-elle.

Et sans plus rien ajouter, elle se pencha sur sa patience.

Le lendemain nous nous mettions en route.

Notre voiture attendait à la porte; j'étais déjà sur le siège; j'avais pris en main les guides; ma mère s'attardait sur

le perron à donner à tout son monde des ordres exaspérants.

Je m'énervais de la voir employer un temps si précieux à des choses qui me semblaient inutiles quand elle touchait au but où elle s'efforçait depuis des mois, et qu'un mouvement d'impatience, à toute minute qui passait, pouvait changer ma résolution et me faire tout abandonner.

Je me disais cela, mais je savais pertinemment que toute cette impatience ne venait que du désir d'être déjà loin sur la route, et qu'à cette heure rien n'était plus capable de me retenir au Pradeau.

Enfin ma mère s'installa dans la calèche. Malgré moi je levai les yeux

vers la fenêtre de la lingerie. Je n'y aperçus personne. La portière se referma, mes chevaux volaient déjà dans l'allée.

Je me revois encore, marchant derrière ma mère, dans un vieux quartier d'Angoulême où voisinent curieusement les maisons religieuses et celles où se distraient les militaires. C'était là qu'habitait, dans un couvent, la vieille amie de ma famille qui m'avait cherché une femme.

Je m'en allais, maussade et résigné, à travers ces rues où rien ne bouge que le rideau qui s'écarte pour surveiller le passant.

15.

« Voilà donc où aboutit, me disais-je, cette belle prétention de conduire ma vie à ma guise. Ma mère me traîne aujourd'hui chez cette marieuse, exactement comme autrefois elle m'y conduisait en visite lorsque j'étais petit garçon. »

Une sœur converse nous introduisit dans une chambre fort triste. Rien n'y avait changé depuis vingt ans. Tout de suite je reconnus sur le lit, où notre amie était couchée, ses longues mains fripées qui impressionnaient mes yeux d'enfant.

— Ah! te voilà, gredin! cria-t-elle d'une voix retentissante.

Puis sans autre préambule, avec une complète insouciance d'observer à mon égard les ménagements auxquels ma

mère se sentait toujours obligée, elle aborda la question qui nous préoccupait tous les trois.

Quand elle apprit que ma maîtresse était encore au Pradeau, elle leva vers le ciel du lit des bras décharnés qui sortirent de sa camisole blanche, s'écria que j'étais fou, qu'il fallait avant toutes choses me délivrer de ce fardeau ridicule, et que j'allais lui faire le plaisir de reprendre le train au plus vite pour régler une bonne fois cette déplaisante affaire.

A ce moment une musique de cuivre éclata dans le voisinage. C'était la musique militaire qui, une fois la semaine, vient distraire les malades à l'hôpital.

Les jambes de notre vieille amie commencèrent de s'agiter sous le drap.

— J'aimais tant la danse! dit-elle.

Et je restai interloqué à la pensée que mon sort se trouvât dans les mains de cette vieille femme qui frétillait dans son lit, et qui du fond de sa ruelle obscure entreprenait de diriger ma vie et me semblait à cette heure personnifier pour moi le destin.

Tout le reste de la journée, j'errai à travers Angoulême, dans cette ville sans commerce, où l'on respire une atmosphère aristocratique, indolente, et pour ainsi parler, espagnole. Je fis le tour de ses remparts sans y rencontrer personne que des curés discutant et quelques militaires désœuvrés. On découvre de là-haut un des beaux horizons de France. Mon

regard ennuyé ne voyait, ce jour-là, que les routes où, dans la poussière des jeudis et des dimanches, j'avais traîné mes souliers de collégien.

Il n'y avait plus à reculer ; je devais prendre un parti. Ce parti s'imposait à moi ; mais je ne pouvais me décider à dire moi-même à Mariette que maintenant il fallait nous séparer. Sous prétexte de montrer le moins de brutalité possible, je cherchais les combinaisons qui m'arrangeraient le mieux. Je les envisageai toutes. Après avoir retourné la question sous mille faces, je décidai qu'il n'y avait que ma mère pour se charger de ce soin.

Jamais je n'oublierai cette triste soirée que nous passâmes, elle et moi, dans une

chambre d'hôtel qu'éclairaient deux misérables bougies. J'avais perdu mon ton tranchant; j'étais humble, soumis, prêt à tout. Elle-même, elle me parlait avec cette douceur persuasive que savent toujours trouver, lorsqu'il est nécessaire, les femmes les plus rudes. Rude, d'ailleurs, ma mère ne l'était pas : elle était seulement bien adaptée à la vie, qui n'est pas tendre.

Quand ma mère arriva au Pradeau, Mariette n'y était déjà plus.

Sitôt qu'elle avait soupçonné la raison de mon départ, elle s'était fait conduire à Nontron chez une sœur de ma nourrice.

C'est là que ma mère vint la trouver, pour lui offrir la petite somme d'argent que nous étions convenus de lui remettre.

Il dut y avoir entre elles une scène bien émouvante, mais dont je n'ai jamais

rien su. Mariette ne voulut accepter que les gages qui lui étaient dus pour les mois qu'elle avait passés chez nous, disant que ses économies et des journées d'ouvrière lui permettraient de subsister.

Ma mère avait espéré mieux.

— J'aurais souhaité, m'écrivit-elle, que cette fille s'éloignât de nous tout à fait. Nous devons pourtant reconnaître qu'elle s'est conduite dans cette affaire avec la discrétion désirable.

Et moi aussi, j'aurais souhaité qu'elle s'éloignât tout à fait! Un brutal désir de bonheur faisait taire la vague pitié que je sentais encore pour elle. Je lui écrivis une lettre, où il y avait de tout, des regrets, de la tendresse et même de la sincérité. J'exaltais son abnégation; je m'échauffais

comme à l'ordinaire ; je lui disais que peut-être, en dépit des apparences, elle avait la meilleure part.

Mariette ne me répondit pas.

Deux mois plus tard, j'étais marié.

Je ne vous ennuierai pas, Monsieur, du détail fastidieux d'un arrangement matrimonial en province ni du tableau de soleil et de pluie qu'est le temps des fiançailles. Une comparaison incessante s'établissait dans mon esprit entre les souvenirs de mon amour ancien et les promesses que m'apportait le nouveau. La différence que je voyais entre eux m'enlevait le sentiment d'être infidèle à l'un ou à l'autre, et dans mon éternelle complaisance envers moi-même, je m'en-

orgueillissais d'être sensible à des affections si diverses.

Parfois un scrupule me venait, un assez niais besoin de franchise : j'aurais voulu confier à ma jeune fiancée l'histoire de ma vieille liaison. Mais une pudeur plus forte retenait toujours sur mes lèvres des aveux prêts à s'échapper.

Un jour pourtant, je me risquai davantage. Je lui contai, en l'attribuant à un autre, une aventure qui n'était pas éloignée d'être la mienne. Le dégoût, qui se marqua dans ses yeux levés sur moi, me fit comprendre aussitôt qu'il serait sans doute imprudent de pousser mes confidences.

Je m'ouvris alors à son père du scrupule qui me tourmentait. « Laissez, lais-

sez, me dit l'aimable vieillard. N'allez pas jeter une ombre sur le bonheur de cette enfant encore toute naïve. C'est à vous de vous faire aimer, et ensuite d'obtenir d'elle une bonne et entière absolution. »

Je suivis son conseil et je me tus.

Rien de particulier ne signala mes noces. Ma tante y vint, comme toujours triomphante et empanachée. Ce mariage était son œuvre. Elle en tira la morale :

— Eh bien ! tu vois, mon camarade, il faut toujours en revenir aux idées de tout le monde.

Puis, de ce ton affectueux qui me faisait grincer des dents :

— Je t'ai toujours beaucoup aimé,

quoique tu sois persuadé du contraire. Tu es un brave garçon, et ta jeune femme est charmante. Vous allez connaître le bonheur.



TROISIÈME PARTIE

Il n'est pas rare, Monsieur, de rencontrer dans nos campagnes de singulières maisons nobles : une partie est demeurée féodale avec ses créneaux et sa tour, l'autre est plate, démantelée, sotte comme la maison d'un bourgeois. N'accusez pas le temps. Deux frères, deux ménages, deux familles se sont partagés ce logis. Bientôt ils n'ont pu s'entendre ; l'un détruit, l'autre conserve, et la disparité des humeurs s'est pour ainsi dire marquée sur la façade de la maison.

Mais si vous n'apercevez point sur nos bâtisses romanesques ces traces de dissentiment, n'allez pas en conclure trop vite que l'accord a toujours régné entre les gens qui ont habité là côte à côte. A la campagne, plus encore que dans les villes, la vie commune crée mille raisons, mille occasions de querelles entre les êtres d'âge différent, ou de caractère mal assorti, qu'elle rapproche et qu'elle heurte sans cesse. L'existence n'est plus qu'un conflit permanent auquel chacun s'accoutume, et qui souvent finit par devenir l'unique ressource contre l'ennui.

Ma mère ne pouvait se résigner à ne plus être la maîtresse dans une maison où, depuis quarante ans, on n'avait pas posé un clou, pas changé une habitude

sans qu'elle fût intervenue. Les lessives, le linge, les clefs, les réparations, que sais-je ? tout devint matière à querelle. L'objet le plus insignifiant, la raison la plus mesquine soulevaient à tout moment des orages. Qui n'a pas vécu dans cette atmosphère de dispute ne peut imaginer à quel degré d'intempérance et de sottise, l'inimitié et la vie commune peuvent amener des personnes naturellement bonnes et modérées, — que dis-je ? des personnes en tout semblables, car ce que ma mère appelait les défauts de sa belle-fille, c'étaient ses propres qualités, mais qu'elle détestait chez une autre.

Dieu me garde de vous ennuyer de ces mille petitesses ! Voici pourtant un trait, un mot qui les dépasse infiniment :

Il y a chez nous une chapelle où l'on dit quelquefois la messe, et sous laquelle est enterrée presque toute ma famille. Ma mère y était sans cesse ; ma femme, tous les matins, venait y faire sa prière.

Un jour, le plancher pourri céda sous la chaise de ma femme, qui glissa dans le caveau. Elle ne se fit aucun mal, mais sa frayeur fut extrême. Elle poussa des cris affreux ; un domestique accourut et la dégagea sans peine ; mais tout le reste du jour elle demeura fiévreuse, apeurée et tremblante.

— Eh ! mon Dieu, lui dit ma mère (pour qui les morts enterrés là étaient une compagnie familière), de quoi donc aviez-vous peur, je vous le demande un peu ?

Tous ces morts, je les ai connus. C'étaient de fort braves gens.

De tels mots, vous le comprenez, dont je ne puis vous rendre l'accent, révèlent des abîmes entre deux âmes et les approfondissent encore.

Et il y avait bien en effet un abîme entre ces deux femmes ! Pouvait-il en être autrement ? Pendant des mois et des mois, tous les efforts de ma mère avaient été dirigés vers cet unique but : la reprise de son fils. Son affection s'était doublée d'une âpre et active jalousie contre la femme qui avait failli le lui prendre. Pour m'arracher à ma maîtresse, elle avait consenti à tout, jusqu'à la recevoir sous son toit. Elle m'avait enfin ressaisi — mais

pour me donner à une autre, et cette fois sans retour.

Cela, Monsieur, ma mère ne le pardonnait pas à ma femme. Elle ne regrettait point mon mariage. Elle en était au contraire toujours fort satisfaite; mais la satisfaction de cette réussite avait pris bizarrement chez elle la forme d'une victoire sur sa bru.

Que pouvais-je à ces disputes dont les échos me parvenaient sans cesse, sinon les écouter avec résignation? Elles n'étaient pourtant pas sans assombrir une vie que tout s'accordait, par ailleurs, à rendre heureuse. J'aimais ma femme, j'en étais aimé. Nos goûts, nos humeurs s'accordaient. Tout un passé gênant se trouvait

aboli. Je le croyais du moins. Mais on arrange le passé, on ne l'abolit pas. Il nous enchaîne, il nous lie ; on s'en croit libre, et c'est lui qui nous commande. Il a créé derrière nous des secrets et des mystères dont nous sommes prisonniers, et c'est lui qui dirige encore nos actes dans cette existence nouvelle où nous croyons toujours pénétrer.

Ma femme continuait d'ignorer mon ancienne liaison. L'harmonie qui régnait entre nous se trouvait à la merci de l'indiscrétion d'un domestique ou d'un emportement de ma mère. Je n'aurais pu conjurer le danger d'une révélation brutale qu'en prenant moi-même les devants par un effort de franchise, que la confiance de ma femme, son affection,

pour ainsi dire accrue de toute l'animosité qu'elle rencontrait chez sa belle-mère, me rendaient de plus en plus difficile : j'appréhendais de rendre irréparable l'inimitié, déjà si vive, qui la séparait de ma mère, en lui révélant son rôle et la sorte de complicité qu'elle avait dans mon aventure. Aussi, Monsieur, arriva-t-il ce qui devait, un jour ou l'autre, nécessairement arriver.

N'attendez pas que je vous décrive, d'après ce que m'en ont raconté deux femmes en colère, comment survint entre ma mère et sa bru la scène que j'avais tant redoutée. L'agitation où je trouvai ma femme, son visage bouleversé, ses larmes, une malle à demi

pleine au milieu de sa chambre, le geste véhément dont elle m'éloigna quand je m'approchai d'elle me firent comprendre aussitôt qu'on lui avait tout découvert.

Tout de suite elle proféra contre moi, contre ma mère les injures les plus cruelles, les reproches les plus passionnés.

J'essayai de lui faire entendre ce qu'avait été Mariette, de lui expliquer ma conduite, de justifier celle de ma mère. Je m'efforçai de garder un sang-froid, que j'étais bien loin d'avoir, pour donner quelque force à mes paroles. Des larmes, de la colère même, tout aurait mieux valu pour elle. Rien ne pouvait l'offenser davantage que ce calme concerté. Pouvait-elle y voir autre chose qu'une

froide indifférence à ses sentiments, à son chagrin? une prétention exorbitante d'excuser ce qui était inexcusable à ses yeux?

— Vous l'aimez! me répétait-elle sans cesse. Vous ne vous en êtes pas séparé. Qui me dit qu'à l'instant même vous n'arrivez pas de chez elle? Votre mère le sait, vous encourage.

Je m'exaspérai, à mon tour, de la sentir si rebelle à mes raisons, si insensible aux malheurs de ma maîtresse — comme si moi-même j'en avais été touché, au temps où j'y pouvais quelque chose!

Son désespoir redoubla.

Je compris qu'à cette minute je n'avais qu'une satisfaction à lui offrir: me retourner contre ma mère. Ce que je fis sur-le-champ.

J'allai la trouver dans sa chambre.

Elle était à sa toilette, en train de faire ses papillotes. Elle m'aperçut dans son miroir, et avant même que j'eusse ouvert la bouche :

— Cette petite sotte, me dit-elle, qui ne connaît rien à la vie, s'en vient maintenant me reprocher ce que j'ai fait pour elle ! Où serait-elle, je te le demande, si j'avais agi autrement ?

Je répondis que je n'incriminais personne d'une faute qui ne venait que de moi, mais que ma femme avait l'intention de quitter ce soir le Pradeau, et que je ne pouvais me dispenser de l'accompagner chez son père.

A défaut de reproches plus directs, la sécheresse de mes paroles, le ton glacé

de ma voix lui faisaient assez entendre pour qui je prenais parti. Elle le sentit cruellement et me dit d'un ton résigné :

— Je ne te retiens pas, mon enfant.

Il y avait tant de tristesse, et, quand j'y songe aujourd'hui, tant de pressentiments dans ces mots que je restai interdit et silencieux. J'éprouvais tout à la fois des sentiments de tendresse et d'amertume. La tendresse enfin l'emporta : je m'excusai auprès d'elle des violences de ma femme et la quittai avec plus de douceur que je n'avais fait depuis longtemps, comme si j'avais voulu lui demander d'avance pardon de ce qu'elle allait encore supporter.

Ces pauvres baisers un peu tendres que j'ai donnés à ma mère, je les compte

et m'en souviens. Ils furent si rares dans ma vie les moments où s'exprima par un geste cette affection secrète, comme ignorée de moi-même, qui m'attachait à elle, et dont je n'ai connu toute la profondeur qu'au jour où elle n'était plus là pour en recevoir les témoignages !

Vous vous en doutez, Monsieur : ma femme en voulait plus à ma mère d'avoir toléré ma maîtresse sous son toit, qu'à moi de l'y avoir amenée. Dans son amour ingénu, à peine pouvait-elle concevoir les sentiments qu'elle incriminait dans ma conduite. Je n'eus pas de peine à la convaincre de renoncer à son départ.

Le lendemain, sans autre explication, ma mère lui remit toutes ses clefs, et à partir de ce moment tout fut changé dans ses manières. Elle parut se désintéresser tout à fait de ce qui se passait à la maison. Elle y vivait en étrangère, ne s'occupait plus de rien, et même

affectait envers sa bru une courtoisie parfaite. Mais l'injustice de cette petite fille (ainsi qu'elle appelait ma femme), qui ne pouvait rien soupçonner de ce qu'elle avait enduré, eut un effet surprenant. Désormais, chaque fois qu'elle allait à Nontron, où s'approvisionnait le Pradeau et où vivait toujours mon ancienne maîtresse, elle ne manquait pas de se rendre chez elle. Sa rancune contre sa bru semblait l'avoir attachée à celle qui avait été sa servante mieux que dix nouvelles années de servitude n'auraient pu le faire. Elle passait des heures avec elle, à lui raconter ses griefs, à l'entretenir de moi, de ma femme, du Pradeau, de tout ce qui la passionnait encore. Par un raffinement diabolique, elle prenait soin

que nous fussions avertis de ses visites; et tout comme autrefois mon oncle Frédéric faisait attendre ses poneys devant la maison de sa maîtresse, c'était à la porte de Mariette qu'elle donnait, après ses courses, rendez-vous à sa voiture.

Ce fut là pour ma femme un insupportable affront. Elle pleurait, se lamentait, me suppliait d'intervenir. Ma mère voyait mon embarras, et paraissait y trouver du plaisir et comme une obscure revanche. J'étais surpris de son attitude, mais elle avait un prestige, une force que je subissais. Après avoir été si longtemps obligée de plier devant moi, elle reprenait toute sa raideur.

Elle parut ainsi se complaire à nous berner quelque temps. Enfin, quand elle eut

estimé que cette comédie avait assez duré, et qu'elle avait suffisamment fait payer à ma femme ce qu'elle appelait son ingratitude, elle nous tint à peu près ce langage :

— Dieu m'est témoin que j'ai tout fait, mes enfants, pour vous gêner le moins possible, mais le proverbe a raison : Jamais deux femmes sous le même toit, jamais deux nids dans un même arbre. Bien qu'il y ait ici de la place pour loger un régiment, nous n'y pouvons tenir à trois. Aussi je vais me retirer dans une de nos métairies.

Ma femme échangea avec moi un de ces rapides coups d'œil où l'âme se met tout entière.

Ma mère surprit ce regard :

— Patientez encore, lui dit-elle, les réparations ne sont pas faites!

Connaissez-vous rien de plus triste qu'un déménagement de métayers, de paysans qui changent tout ensemble de maître et de maison, qui se remuent, suivant leur lamentable et pittoresque expression? Le berceau sur la charrette voisine avec la cage à poulets; la femme est là, dans ses atours du dimanche, et l'homme s'en va devant ses bœufs, son aiguillon sur l'épaule, poussant son monotone « ha! ha! » où j'ai toujours senti

la détresse, la rude résignation paysanne.

Le départ de ma mère eut cette affreuse mélancolie.

Nous autres, gens de la campagne, lorsque la nécessité nous oblige à quitter notre domaine, nous n'abandonnons pas seulement des pierres, des murs, des souvenirs. C'est tout un petit royaume que nous laissons derrière nous avec notre enclos familier. La campagne, notre campagne, est-ce pour nous autre chose qu'un pays dont nous sommes les seigneurs? Ma mère avait encore plus chevillé au cœur que je ne l'ai moi-même le sentiment de sa domination sur les gens et sur les choses. Quitter cette maison, s'en aller vivre ailleurs, ne plus

commander à personne qu'à un couple de domestiques et à ma vieille nourrice qui naturellement l'accompagnait là-bas; passer des jours sans recevoir la visite des métayers; sans s'informer de ce qu'on faisait sur les terres; sans entrer dans la cuisine; sans l'emplir de sa voix grondante; sans se créer tous les soucis dont elle animait sa vie rurale; sans voir graviter autour d'elle tout le petit monde d'un village, le charpentier, le boulanger, le maçon, le maréchal, le curé, le maître d'école; sans témoigner à tous ces gens une espèce d'affection bourrue; n'être plus enfin la maîtresse, était-ce pour elle vraiment vivre?

Ma femme devina son chagrin et tout ce que cette vieille femme cachait sous

un air impassible. Elle s'énerva, elle pleura, elle voulut au dernier moment la retenir. Ma mère lui répondit d'un ton sec :

— Je le regretterais bientôt, ma fille, et vous peut-être davantage.

Nous possédions, à quelques lieues du Pradeau, une ancienne demeure de maître, dont nous avions fait une ferme. C'est là, dans cet endroit assez triste et sauvage, que ma mère se retira.

Je l'y accompagnai en voiture.

Lorsque nous fûmes dans la maison, où elle allait vivre désormais, elle jeta un coup d'œil indifférent sur les meubles qu'elle y avait fait transporter. J'essayai de la distraire en proposant çà et là quelques arrangements.

— C'est bon, c'est bon, me dit-elle. Laisse donc les choses telles qu'elles sont.

Évidemment ma présence lui devenait importune. Je la suivais, embarrassé, d'une chambre dans une autre ; j'aurais voulu m'en aller; je craignais en même temps de montrer trop d'impatience. Le soir vint; je prétextai la distance ; je fis ratteler ma voiture, et je quittai la métairie, un peu comme on quitte un cimetière.

A cinq cents mètres du Pradeau, ma femme m'attendait sur la route. Je rentrai à pied avec elle et lui racontai, tout en marchant, comment les choses s'étaient passées. Elle resta un long moment sans rien dire, puis s'arrêtant devant un vieux

pommier que j'ai longtemps disputé à la mort, comme un ami, comme un témoin d'une minute précieuse entre toutes :

— Ta mère est partie, me dit-elle, mais je crois bien que sa place entre nous ne restera pas longtemps vide.

Je vis son visage tiré, ses yeux cernés, et sur ses lèvres, un chaste, un admirable sourire. Je la pris dans mes bras, toute émue et confuse. Soirée inoubliable, vieil arbre qui étendait sur nous ses branches demi-mortes, et toi, visage neureux et fatigué, compagne disparue, qu'êtes-vous devenus?

Sitôt que ma femme fut accouchée, je me rendis chez ma mère pour lui en porter la nouvelle.

Je la trouvai dans son verger, occupée avec une autre personne à recueillir, sur un drap, les prunes que faisait tomber un enfant juché dans l'arbre.

Elle vint à ma rencontre, d'un mouvement vif qui m'émut. Je l'embrassai en lui criant la nouvelle, car elle était maintenant tout à fait sourde. Et derrière elle, sous la quichenotte de toile qui me

l'avait d'abord cachée, je reconnus mon ancienne maîtresse.

Qui donc, à cette minute, ne m'aurait paru, Monsieur, tout rempli de mon bonheur? Je l'embrassai à son tour. Mais bien souvent j'ai pensé que ce banal baiser — le premier que je donnais à Mariette, depuis le jour où je lui avais offert de devenir ma femme — fut une des plus cruelles choses que je lui aie fait souffrir.

Elle nous quitta pour emporter des paniers remplis de prunes. Je la regardai s'éloigner, tandis que ma mère ratissait les fruits égarés dans l'herbe.

— Tu vois, me dit-elle, je l'ai reprise, ou plutôt elle est revenue... Ta femme va être mécontente...

Et tout de suite elle ajouta, comme pour effacer ce trait de son humeur :

— Elle est venue soigner ta nourrice qui n'en a plus pour longtemps.

La pauvre vieille, en effet, ne devait pas voir cet enfant dont la naissance avait été le dernier intérêt de son esprit puéril, où seul le mystérieux semblait proche et vivant.

Elle mourut à l'entrée de l'hiver.

Avec elle s'écroulaient, comme des cendres, les moments les plus obscurs, les plus lointains de ma vie. Je ne puis séparer ma mère des sentiments clairs de mon âme, mais j'ai de ma nourrice une impression qui semble devancer mes premiers souvenirs, et je la vois comme un halo autour de ma petite enfance.

Mariette pleurait et lui tenait les mains. Ma mère, avec un calme intrépide, regardait se défaire sous ses yeux l'humble compagne de sa vie. Moi, je m'adressais le reproche de n'avoir pas assez montré à l'excellente créature l'affection que j'avais pour elle. Du moins pouvais-je me donner le témoignage que je ne lui avais jamais causé de violent déplaisir, et je n'osais imaginer ce que serait la même veillée funèbre, un jour, auprès de ma mère que j'avais tant tourmentée.

A partir de ce moment, Mariette ne quitta plus ma mère. Elle était seule à se faire entendre d'elle, sans presque élever la voix; et son regard ne perdait jamais de vue cette vieille femme toujours grondante, pour prévenir ses moindres désirs. Celle-ci conservait vis-à-vis d'elle un ton âpre et coléreux, que tempérait un tutoiement auquel elle s'était peu à peu abandonnée. Son fils, ses petits-enfants, nous tous qui lui tenions profondément au cœur, elle se passait aisément de nous

voir, mais elle ne pouvait tolérer que mon ancienne maîtresse s'éloignât d'elle un moment.

Par une bizarrerie qui s'accordait assez mal avec son caractère économe, le grand intérêt des derniers mois de sa vie fut de se faire bâtir un tombeau qui, dans la simplicité d'un cimetière de campagne, prenait des proportions magnifiques. Par un premier testament, elle y réservait une place « à Mariette sa servante, pour l'avoir fidèlement servie ». Elle ne donna pas suite à ce dessein, sans doute par la réflexion que les maîtres sont les maîtres, les domestiques les domestiques, et qu'il convient même dans la mort de ne pas les confondre. Elle lui légua la métairie où Mariette lui ferma les yeux.

Voilà, Monsieur, la pauvre histoire qui vous avait intrigué. Un deuil, dont je ne me suis pas consolé, est venu briser cet amour que vous avez vu naître. Peu d'années après la mort de ma mère, ma femme allait la rejoindre dans ce trop grand tombeau qu'elle avait préparé. Rien de plus cruel, de plus absurde que ces disparitions rapides, brutales, en pleine jeunesse! Pourtant c'est une chose apaisante, une consolation très douce de conserver dans sa mémoire une image que la mort a emportée sans que la vie l'ait flétrie. Mille possibilités de bonheur inépuisé apparaissaient devant nous; encore aujourd'hui, Monsieur, elles accompagnent son souvenir. Le temps passe, les années s'accumulent sur ma

tête; je reste le vieux compagnon d'un être qui ne peut pas vieillir.

Mariette, elle, vit toujours. Elle habite cette métairie que ma mère lui a laissée en mourant. Je vais la voir parfois dans sa maison solitaire. Sa personne a pris un air rustique ou religieux, ce qui est à peu près la même chose. Nous causons de mes enfants, des récoltes, de cette pluie, de ce beau temps qui l'intéresse autant que moi, car elle s'occupe activement de son petit domaine. Bien que nous n'en parlions guère, les souvenirs d'autrefois semblent sans cesse se mouvoir silencieusement entre nous. L'autre jour, je me plaignais devant elle de l'aîné de mes fils, qui fait son droit à Poitiers et ne met guère d'empressement à revenir au Pra-

deau. Elle a levé les yeux sur moi, et j'ai compris à ce regard que, si elle s'est vaincue elle-même, elle n'a pourtant rien oublié.

Pour moi, à mesure que je vieillis, ce passé revient plus fort, plus pressant à ma mémoire. Il m'agite et me préoccupe. Je me surprends à discuter avec moi-même une résolution, un sentiment, un mot vieux de quarante ans. Si je me retrouve en présence de choses demeurées telles qu'elles étaient autrefois — et cela m'arrive sans cesse, car ici rien n'a changé — je me sens aussitôt entouré, pressé par les sentiments que j'avais à quelque seconde lointaine, et j'éprouve un triste plaisir à penser que ces moments disparus ont encore une ombre de vie, et

qu'ils ne seront décidément abolis que lorsque je ne serai plus.

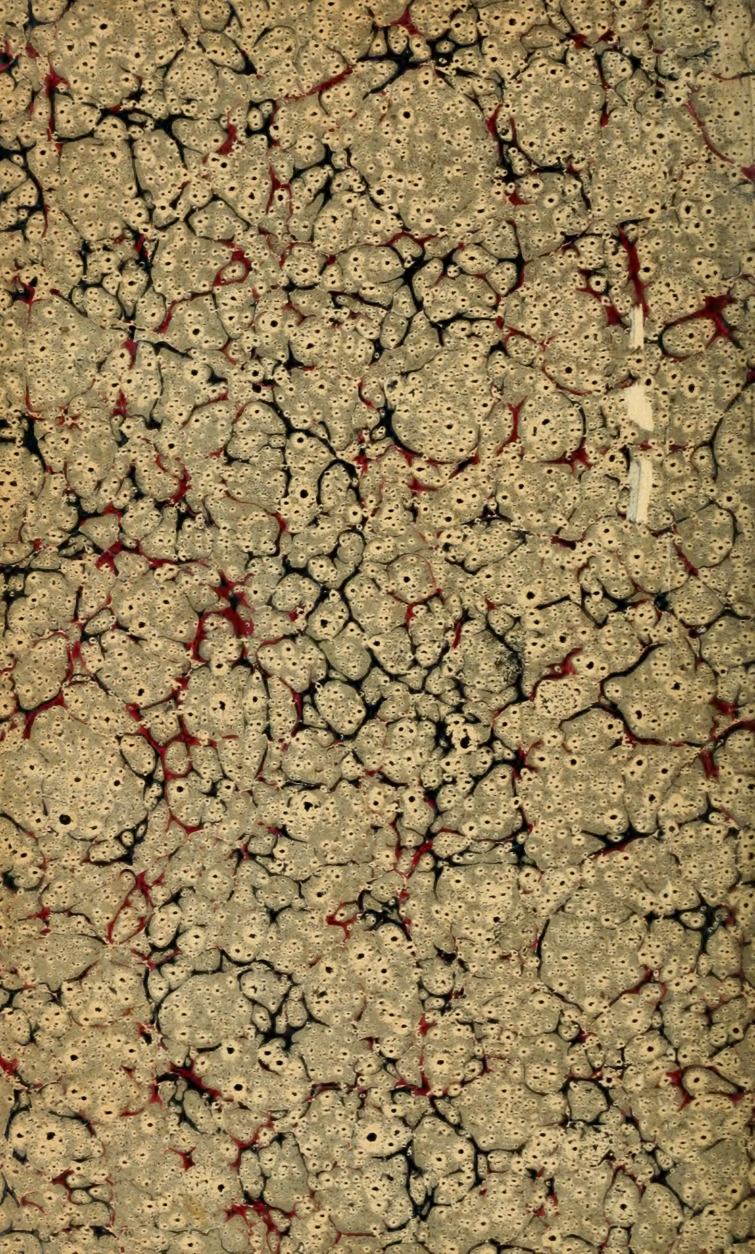
Vous connaissez nos prés : même au cœur de l'été, ils crient sous le pas comme une éponge; l'eau, retenue à fleur de terre par un sol de granit, y court partout en rigoles, et souvent l'on trouve au milieu une nappe étincelante, un étroit réservoir carré qu'on appelle chez nous une serve, peut-être pour indiquer qu'une source est là prisonnière. Mariette m'a souvent fait penser à ces sources captives : elles sont là fidèles, abondantes, toujours prêtes pour les soins domestiques, et l'on y voit le ciel.

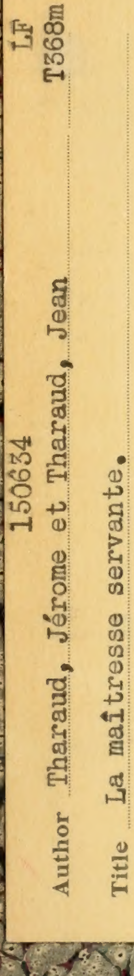
Adieu, Monsieur, je vous quitte. Excusez-moi de vous avoir fatigué si long-

temps de mes inutiles regrets. Que d'affections se sont penchées sur ma tête! quelle sève, quelle profusion d'amour il y a partout dans la vie! Je songe que si chacun regardait autour de soi, il demeurerait confondu que tant d'êtres aient attaché à lui tant de prix.

FIN

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE. 20, PARIS. — 10320-3-12.




LF
T368m
150634
Author Tharaud, Jérome et Tharaud, Jean
Title La maîtresse servante.

